Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
37e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1803-1815**	**Infanterie** **1789-1815**
Auteur :	Origine : **SHD** **PN**
Référence : **4 M 45**	Transcripteur : **Jean Francis RICHE** Date : **2009**

Ancestramil

37ème REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

HISTORIQUE

1803 – 1815

****

CHAPITRE XVII

LE 37ème D'INFANTERIE DE LIGNE

1803 - 1809

La campagne de 1800 terminée ; la 37e demi-brigade était rentrée en France.
Elle passe alors sous le commandement du chef de brigade **PETIT** et fait partie, de 1801 à 1802, du corps de la Gironde.
Son troisième bataillon est embarqué à la Martinique.
De 1802 à 1803, la 37e est à Quimper et à Lorient.
Lors de l'organisation d'octobre 1803 (vendémiaire an VII), la 37e demi-brigade reçut l'incorporation de la 38e et devint le 37e régiment d'infanterie de ligne, sous le commandement du colonel **GAUTHIER**.
De 1804 à 1805, le 37e est au camp de Brest ; ses compagnies de grenadiers à Rennes.
En 1806, les premiers et deuxième bataillons et plus tard le troisième sont envoyés en Italie, à Turin et à Brescia, où ils restent de juillet 1806 à avril 1807 ; le quatrième est à Lorient.
En 1807 (avril), le premier et le deuxième bataillon sont envoyés à la Grande Armée (corps d'observation, maréchal **BRUNE**, division Molitor), sur l'Elbe, dans la Poméranie suédoise ; ils y restent jusqu'au milieu d'octobre 1808.
Cette même année et jusqu'en 1811, le quatrième bataillon est en Espagne (corps d'observation des Pyrénées-Orientales).
Un décret de l'Empereur en date du 18 février 1808, avait modifié l'organisation des régiments d'infanterie de ligne et légère qui étaient à deux ou trois bataillons.
Ils comprenaient dès lors cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt. Chaque bataillon de guerre était formé de six compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs ; le bataillon de dépôt, de quatre compagnies de fusiliers.
L'effectif des compagnies, y compris les officiers, était de cent quarante hommes.
A la fin de 1808 (octobre), les premier et deuxième bataillons sont rappelés pour se joindre au troisième de nouvelle formation (le cinquième est à Alexandrie) et fait partie de l'armée d'Allemagne (campagne de 1809).
Telles sont, en résumé, les phases par lesquelles a passé le 37e pendant ces neuf années (1800-1809).
Nous allons maintenant étudier le rôle de ses différents bataillons sur les théâtres où ils ont opéré :

1807-1808. — POMERANIE SUEDOISE
1808-1809. — CAMPAGNE DU DANUBE
1809-1810. — ESPAGNE

****

Archives Nationales

CHAPITRE XVIII

POMÉRANIE SUÉDOISE
1803 – 1809

GRANDE ARMÉE

CORPS D'OBSERVATION

Les premier et deuxième bataillons qui étaient en Italie, à Turin et à Brescia, en 1806 et 1807, furent appelés en avril 1807 pour faire partie de la division Molitor au corps d'observation de la Grande Armée, commandé par le maréchal **BRUNE**.
Cette division effectue une marche de trois cent cinquante lieues, et arrive en juin à Magdebourg, d'où **MOLITOR** écrit à **BRUNE** que « malgré ces rudes fatigues, la discipline est excellente ».

Stralsund

De là, **MOLITOR** marche sur Stralsund, en repoussant les Suédois devant lui et en livrant plusieurs petits combats.
Le 6 août, dans un engagement, le capitaine **JOLLY** du 37e est blessé.
Le 10 août**,** la place est investie.
Le corps de **BRUNE** s'appuie à droite et à gauche à la mer.
La division **MOLITOR** est à gauche.
Dans la nuit du 14 au 15 août, la tranchée est ouverte.
Le 21, les Suédois, effrayés, demandent à capituler.
Les deux bataillons du 37e restent dans la Poméranie suédoise jusqu'au 15 octobre 1808.
A cette date, ils reçoivent l'ordre de rentrer en France et de se rendre à Lyon pour faire partie de l'armée d'Allemagne (1809).

****

CHAPITRE XIX

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

1809

GRANDE ARMÉE

CAMPAGNE D'ESSLING

Origines

Les deux bataillons du 37e qui avaient opéré dans la Poméranie suédoise, avaient été rappelés en octobre 1808 et dirigés par Francfort et par Mayence sur Lyon, où ils devaient être rendus en janvier 1809.
Une nouvelle coalition venait de se former contre la France.
L'Autriche mit sur pied trois armées : une en Pologne ; une autre en Italie ; une troisième, forte de deux cent mille hommes, contre laquelle la Grande Armée allait opérer, devait descendre les deux rives du Danube, sous le commandement de l'archiduc **CHARLES**.
Au moment où la guerre va éclater avec l'Autriche, le 1er et le 2e bataillon du 37e avec le 3e de nouvelle formation (rappelé d'Alexandrie) sont, au commencement de mars 1809, à Belfort, sous le commandement du colonel **GAUTHIER** et forment le 37e proprement dit.

Ancestramil

Il est placé dans la division **MOLITOR** pour faire partie du 3e corps, devenu bientôt, sous **MASSENA**, à l'armée d'Allemagne.
La guerre est déclarée le 2 mars.
Vers le milieu de ce mois, **MOLITOR** reçoit l'ordre de se porter sur Ulm, par Huningue.
Au commencement d'avril, le 4e corps est rassemblé vers Augsbourg, et **MASSENA** le passe en revue. Il admira la belle tenue de ses soldats.
« …. Beaucoup de conscrits, écrivit-il à cette époque, mais déjà habitués à la marche. Ils sont vigoureux et dispos, et si leurs figures imberbes contrastent avec celles de leurs vieux camarades, ils ont déjà pris leur désinvolture, leur entrain, leur gaieté. ».
Le 37e ne prend pas part aux premiers combats de Tengen, d'Abendsberg, de Landshut ; le jour de la bataille d'Eckmühl (23 avril), la division est en réserve.

Combat de Neumarck
24 avril 1809

L'archiduc **CHARLES** est en retraite ; la marche sur Vienne commence **MASSENA**, suivi par **DAVOUT**, reste sur la rive droite.
Il lance en avant de lui contre le général autrichien Hiller les divisions de Wrède et **MOLITOR**.
Elles se disposent à franchir **l'Inn à Neumarck** ; le passage est disputé : la division de Wrède, prise à revers et sur le flanc droit, va succomber.
MOLITOR arrive à son secours : pendant que la 2e de ligne force les Autrichiens à se replier, un bataillon du 37e arrête, à lui seul, tous les tirailleurs des colonnes arrivant par la droite.
Celles-ci, intimidées par cette résistance et aussi par l'attitude du reste de la division **MOLITOR**, reculent sans attaquer.
Dans cette affaire, les capitaines **MARECHAL** et **RICHOMME** du 37e furent grièvement blessés.

Combat d'Ebersberg
3 mai

On passe l'Inn ; la marche continue.
Le 3 mai, la division **MOLITOR**, accourant par la rive droite de la Traun, vient encore assurer la victoire à Ebersberg.
Le 13, on est à Vienne ; la division est à Simering**.**
A onze heures du soir, **NAPOLEON**, qui veut passer le Danube, fait écrire à **MASSENA** de se porter avec la division **MOLITOR** à Ebersdorf, pour assurer la construction d'un pont en cet endroit, qu'il a choisi comme point de passage.

Bataille d'Essling
21-22 mai

La division y reste jusqu'au 20. Dans la nuit du 20 au 21, elle passe toute entière sur la rive gauche du Danube, et se place en bataille en arrière du village d'Aspern.
La division **BOUDET** est en deçà, à Essling.
Entre les deux et en arrière, la division **LEGRAND**.
C'est à l'héroïque défense d'Aspern que le 37e, uni au 67e, tous les deux à la tête de la division, va conquérir un nouveau titre de gloire.
Le 21, à midi, l'archiduc lance des hauteurs du Bisamberg et de Gérarsdorf quatre colonnes concentriquement sur Aspern.
A une heure, le général **NORDMANN**, avec l'avant-garde de **HILLER** (première colonne), repousse **MOLITOR** jusque dans Aspern, où le général autrichien **COLLEREDO**, qui avait

Ancestramil

côtoyé le Danube avec trois bataillons d'infanterie légère, venait d'entrer, **MOLITOR**, s'élançant à la tête des 37e et 67e, charge les Autrichiens, les déloge de leurs positions, les tient à distance respectueuse et va combattre plus avant, lorsqu'il reçoit l'ordre de revenir en arrière.
Il ramène alors ses deux régiments, sous le feu le plus meurtrier, dans Aspern.
Il est deux heures, la colonne **HILLER** est arrivée en vue du village ; son avant-garde revient à la charge.
En même temps, la colonne de Bellegarde (deuxième colonne) débouche de Hirschstatten, et, jointe aux troupes de **NORDMANN** et de **COLLOREDO**, attaque **Aspern**.
Le 37e et le 67e défendent le village avec la dernière énergie, mais, ployant sous le nombre, ils reculent jusqu'à l'église.
Bientôt, **MOLITOR** doit abandonner une partie du village.
La colonne du prince de Hohenzollern (troisième colonne) paraît.
MASSENA vient de recevoir la nouvelle de la rupture du grand pont, il ne peut donc plus compter que sur ses propres forces, vingt-cinq mille hommes qu'il faut opposer à plus de soixante mille Autrichiens.
Quatre heures sonnent. **HILLER** et **BELLEGARDE**, jugeant qu'un coup de vigueur les rendrait bientôt maîtres d'un poste défendu par une poignée d'hommes, redoublent leurs attaques contre le village et l'église **d'Aspern**.
MASSENA vient s'installer avec son état-major sous les arbres qui ombragent la façade de l'église. Ses paroles, tantôt railleuses, tantôt énergiques, donnent un nouvel élan à ses troupes : le 37e et le 67e, dans un effort désespéré, se jettent sur l'ennemi et luttent à outrance.
Bientôt **MOLITOR** fait entrer en ligne pour les soutenir ses deux autres régiments (2e et 16e).

« C'est dans cette position que la division toute seule soutient, pendant plus de quatre heures, contre la plus grande partie de l'armée autrichienne, le combat le plus inégal et le plus sanglant. Les colonnes d'infanterie ennemies s'avancent, l'arme au bras, et viennent se faire écharper sous nos baïonnettes et le feu nourri de nos bataillons, pendant que leur nombreuse artillerie portait le ravage dans nos rangs et démontait nos canons. Le village devient non pas un champ de bataille, mais le théâtre de mille petits combats sanglants et opiniâtres. Chaque rue, chaque maison voit en scène de carnage ; les charrues, les chariots, les herses, les fléaux, les fourches, les haches sont employés, soit pour se couvrir et se retrancher, soit pour détruire l'ennemi concurremment avec le fusil et le sabre ; on combat dans l'église, dans le cimetière, autour des grands arbres. Aspern est pris et repris plus de six fois. »

Ce fut seulement vers huit heures du soir que la troisième division, après avoir laissé sur le champ de bataille près de la moitié de son monde, fut relevée par la première.
Elle se plaça alors en réserve, en arrière de Gross-Aspern.
Le lendemain 22, la bataille ; qui n'avait presque pas discontinué pendant toute la nuit, redoubla de vivacité à la pointe du jour.
Dès trois heures du « matin, l'attaque est donnée ; on s'aperçoit bientôt que l'ennemi voulait à tout prix se rendre maître de la petit-île, à la gauche de Gross-Aspern, pour couper l'armée en s'emparant du seul pont qui fût derrière elle.

« La division **MOLITOR** fut chargée de la défense de cette île. Une tâche aussi importante, et d'où dépendait le salut de l'armée, redoubla son ardeur : malgré les fatigues et les pertes de la veille, elle soutint, toute la journée, avec succès et avec une constance admirable la défense de cette position que l'ennemi n'avait pas cessé d'attaquer avec acharnement. »
« Les troupes de la division, écrit **MOLITOR** dans son rapport, se sont couvertes de gloire. Elles ont montré tout ça que peut la valeur instinctive, jointe à la discipline, au dévouement et à l'esprit militaire. Elles ont eu soixante-dix-neuf officiers et deux mille cent dix-sept sous-officiers ou soldats tués ou blessés. »

Dans la nuit du 22 au 23 mai, la division repasse dans l'île Lobau, où elle reste en position jusqu'au 4 juillet.
Du bivouac de l'île, le général **MOLITOR** écrivait au maréchal **MASSENA** :

Bivouac de l'île Lobau, 23 mai 1809
« Monsieur le Maréchal,
« Vous avez été témoin, le 21 de ce mois, de la valeur avec laquelle les troupes de ma division seules ont repoussé et soutenu, pendant plus de quatre heures, le choc et les efforts de l'armée autrichienne, dirigés contre le flanc et l'appui de gauche de notre armée. J'ai à vous rendre compte qu'hier, cette même division, quoique réduite de moitié, n'a pas déployé moins de fermeté et de dévouement. Elle a également soutenu et repoussé, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, les attaques acharnées que l'ennemi n'a cessé de porter contre la petite île qui couvrait notre pont, et dont la conservation intéressait si fortement le salut de l'armée. Les troupes sous mes ordres ont dû rendre d'immenses services dans cette sanglante bataille. Elles se reposent, Monsieur le Maréchal, sur votre bienveillance pour les faire connaître à l'Empereur et obtenir de sa Majesté les récompenses qu'elles ont méritées. »

Le 37e pouvait prendre une bonne part d'une si belle gloire lui qui, avec le 67e, avait déployé à la défense d'Aspern une bravoure incomparable.
Son courage devait lui coûter cher.
Le Régiment avait eu deux officiers tués : les sous-lieutenants **BOURNET** et **GAULTHIER** ;
Un sous-officier tués : le sergent **QUILLAIN** ;
Dix sous-officiers blessés : l'adjudant **MESLIN**, fait sous-lieutenant sur le champ de bataille ; les sergents-majors **ROUSSEAU**, fait lieutenant porte-aigle quelques jours après la bataille, **TURREL**, **LAPINET**, **VILLEMAIN**, **ROUX**, **ROUGEMAITRE** (ce dernier avait été blessé trois fois comme caporal à Zurich, septembre 1799) ; les sergents **DURAND**, **ETIGNARD**, **DAMOND**, et un grand nombre de soldats.
Furent cités pour leur belle conduite : le colonel **GAUTHIER** ; les chefs de bataillon d'**HAR** et **NAZAL**.
Parmi les officiers cités, le chef de bataillon d'**HAR** était au 37e depuis 1808.

Ses états de services antérieurs sont assez brillants pour qu'il en soit fait mention ici :
« Volontaire au 2e bataillon de l'Yonne, le 17 brumaire an II, le grenadier d'**HAR**, alors sous-lieutenant, âgé à peine de dix neuf ans, fut désigné pour commander une patrouille de trente hommes, afin de pousser une reconnaissance sur un terrain occupé par l'ennemi. Etant parvenu à la hauteur où il devait se porter, et rétrogradant pour rejoindre son corps aux avant-postes de Warwick, il s'aperçoit qu'il est coupé par deux bataillons hollandais avec leurs canons et par un régiment de hussards. Malgré ces forces, il traverse au milieu des rangs ennemis et parvient à se rendre à son corps sans perdre un seul homme !

A la bataille de Stokach (1800), commandant quarante tirailleurs, il fit fin des bataillons autrichiens qui étaient devant lui ; parvenu à la route de Mœsskirch avec quinze hommes, il arrêta une pièce de canon, un obusier et des caissons que les forces supérieurs de l'ennemi le forcèrent à abandonner.
Dans sa retraite, il fit trente prisonniers et tua un prince officier général.
« A la bataille de Mœsskirch (1800), il se précipita sur dix grenadiers wallons qu'il fit prisonniers.
L'un deux lui tira un coup de fusil à brûle-pourpoint, dont il ne fut atteint qu'à son mouchoir de col.
« Il fut blessé à Courtray (an II), à Giessen (an IV), à Osrtrach (an VII)). »
(Extrait des contrôles et archives du Ministère de la guerre.)

CAMPAGNE DE WAGRAM

Origines

Après Essling, comme nous l'avons vu, le 37e était resté avec le 4e corps dans l'île Lobau.
Le corps qui avait été si fortement éprouvé dans les deux journées d'Essling recevait encore un poste de confiance : **MASSENA**, en observation dans l'île, devait contenir l'archiduc **CHARLES**.
NAPOLEON, après avoir fortifié l'île Lobau et reformé son armée qui comprend environ cent cinquante mille hommes comme celle de son adversaire, se dispose à reprendre l'offensive.
Tandis que les divisions **LEGRAND** et **BOUDET** du 4e corps passent le Danube à l'ancien pont, pour tromper l'archiduc, le reste de l'armée franchit le Danube, sur quatre ponts, à l'île Alexandre.

Passage du Danube
Nuit du 4 au 5 juillet

Le 4 juillet, à dix heures et demie du matin, le 2e corps (**OUDINOT**) passe le Danube.
A la fin de la journée, un orage épouvantable éclate ; le passage du reste de l'armée s'effectue cependant avec le plus grand ordre dans la nuit du 4 au 5.
La division **MOLITOR**, dont la 37e fait toujours partie, passe sur le deuxième pont.

Bataille de WAGRAM
6 juillet

L'armée de l'archiduc **CHARLES** est disséminée de Vienne, par Bisamberg et le Russbach, jusqu'à la tour de Neusiedel.
Ses avant-postes établis à Ezersdorf sont repoussés par **CONROUX**, le **5** ; à trois heures du matin.
A neuf heures, **MASSENA** pivote sur sa gauche et se forme perpendiculairement au Danube ; à dix heures, l'armée est placée suivant les ordres donnés par l'Empereur : en première ligne, le 3e corps, **DAVOUT**, à la droite, à Rulzendorf ; le 2e corps, **OUDINOT**, au centre ; le 4e corps, **MASSENA**, à gauche.
En deuxième ligne, la Garde et de **WREDE**, encadrés entre le 9e corps, à gauche, et l'armée d'Italie, à droite.
La division **MOLITOR**, formée en bataille par bataillons en masse sue deux lignes, s'avance sur Ezersdorf que le 46e emporte ; à deux heures, elle continue sa marche à travers la plaine jusqu'à la hauteur de Raschdorf ; à cinq heures, elle change de direction à gauche et se dirige sur Breitenlée. Formée en échelons par bataillons en masse, elle arrive à Breitenlée à neuf heures du soir, et s'y arrête en formant deux grands carrés par échelons.
A cette heure, **DAVOUT** est en face de la Tour de Neusiedel, le gros de l'armée entre Aderklaa et Rachdorf, face à Wagram.
Le lendemain, 6 juillet, à trois heures du matin, la division **MOLITOR** reçut l'ordre de se mettre en marche à son rang de bataille et de suivre la première.
Mais la 3e division, n'ayant pas rencontré la 2e, accéléra son mouvement qui paraissait très pressé, arriva la première à hauteur du corps saxon et garda la droite du 4e corps pendant toute la journée.
L'ennemi avait réuni la majeure de ses forces sur Aderklaa, en face du 4e corps.
La 2e division (**CARRA-SAINT-CYR**) dans sa marche en avant, avait dû se porter sur ce village ; le combat s'y engagea terrible, pendant que l'artillerie ennemie foudroyait le front et la gauche de la 3e division.
A ce moment, ordre est donné à cette dernière de se porter au secours de la 2e.
Puis les troupes de cette division ayant été obligées de s'éloigner du village, **MOLITOR** forma successivement trois colonnes d'attaque, par échelons, des bataillons des 2e, 16e et 67e régiments, qui se portèrent au pas de charge sur le village, y pénétrèrent l'arme au bras, s'y maintinrent longtemps seuls et y firent des prodiges de valeur.

Archestrami

Ces mouvements étaient soutenus par les trois bataillons du 37e et un du 67e qui formaient la gauche de la division.
Ces quatre bataillons, se trouvaient absolument sans appui, ne tardèrent pas à être abordés par la cavalerie autrichienne.
Vivement formés en carrés, ils repoussèrent toutes les attaques.
Tous les efforts de l'armée ennemie, en ce point, étaient donc dirigés sur la 3e division.
Celle-ci, déjà mise hors de combat après Essling, ne comptait plus que trois mille hommes devant Wagram. Elle fit, en luttant toute la matinée, une nouvelle perte de mille trois cents hommes.

Vers midi, l'artillerie de la Garde, soutenue par d'autres troupes, arrive pour tenir tête au village d'Aderklaa. L'Empereur, qui vient de monter dans la calèche de **MASSENA**, lui ordonne de porter en arrière ses 1re, 2e et 3e divisions au secours de la 4e, à Gross-Aspern.
« La 3e division essuya dans cette marche de flanc, qui dura près d'une heure et demie, le feu d'une artillerie très nombreuse, et quoiqu'elle eût beaucoup à souffrir, elle exécuta dans le plus grand ordre ce mouvement en colonne par division.»

Arrivée à deux heures à Gross-Aspern, elle dégage la 4e division.
De là, elle marche sur Breitenlée et ensuite sur Léopoldau. Elle en arrive à une demi-lieue et y prend position à huit heures du soir.
Ainsi, à Wagram comme à Essling, le Régiment a soutenu avec succès pendant plusieurs heures le choc des Autrichiens.
Dans son rapport sur les opérations de sa division, en date du 12 novembre 1809, le Général **MOLITOR** écrit : « Quoique toute la division ait fait des prodiges de valeur aux batailles **d'Essling** et de Wagram, on doit cependant citer, pour s'y être particulièrement distingué sa *illisible* voir : les chefs de bataillon D'**HAR** et **NAZAL** du 37e ; le capitaine **MARCHAL**, aide de camp du général **MOLITOR**, tous trois blessés.»

Le Régiment avait malheureusement des morts et d'autres blessés à déplorer.
Quatre officiers avaient été tués : le capitaine **SALLOT** ; les lieutenants **PARIS**, **LEMAIRE**, **ROUSSEAU** ; ce dernier avait gagné ses épaulettes à Essling.
Parmi les blessés, outre ceux déjà cités, il faut nommer le chirurgien **LAFARGUE** ; les lieutenants **CROSS** et **BAILLON** ; l'adjudant **RAYBOIS** ; le sergent **CROTTI** ; le caporal **PIERSON**, et enfin **PERRIN**, simple grenadier, qui fut récompensé de sa belle conduite par la croix, le 23 juillet 1809.

Si dans cette bataille le Régiment avait été cruellement éprouvé, il avait du moins le mérite d'avoir contribué au succès : dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt-quatre mille Autrichiens tués ou blessés, trois généraux morts, dix généraux blessés, parmi lesquels le prince **CHARLES**, vingt mille prisonniers dont trois ou quatre cents officiers, étaient les trophées de cette victoire.

Après Wagram, le 37e, toujours à la 3e division, eut le même sort qu'elle.
Le 7, il est à Léopoldau ; le 9 et le 10, en marche sur Znaym.
Il allait prendre part, avec la division, au combat qui s'y livrait, lorsque la nouvelle de l'armistice vint mettre fin aux hostilités.
Le 13, il va s'établir au camp de Yaspitz, où il reste, avec toute la division, jusqu'au 14 octobre.
Il avait reçu en août, le 11 et le 20, deux détachements, dont un du 58e.
En novembre, il cantonnait le long de la Taya, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Horn.

****

Ancestramil

CHAPITRE XX

CAMPAGNE D'ESPAGNE

LE QUATRIEME BATAILLON DU 37e EN CATALOGNE

1808-1811

Origines

Vers le mois de mai 1808, le 4e bataillon du 37e, sous les ordres du chef de bataillon **DELEISSEIGUES**, est envoyé à Barcelone, au Corps d'observation des Pyrénées-Orientales commandé par le général **DUHESMES**. Le bataillon est placé dans la division **CHABRAN**.
Il était composé, comme la majeure partie des troupes de la garnison, de jeunes conscrits, **DUHESMES** les faisait exercer deux fois par jour, les préparant ainsi à la nouvelle guerre, aux «Guérillas», contre les Catalans, peuple qui supportait à grand'peine le joug espagnol, mais dont l'animosité contre leurs maîtres n'était rien, comparée à leur haine pour les Français.

Combats de Martorell et de Casa-Mansana
6 juin 1808

Au commencement du mois de juin 1808, l'Empereur ordonna au général **DUHESMES** de détacher une division de Barcelone et de la diriger sur Valence.
La division **CHABRAN** fut désignée et scindée en deux colonnes.
La plus forte devait marcher sur Tarragone ; l'autre, composée du bataillon du 37e, de celui du 93e et de deux bataillons napolitains, était détachée sur Mausera, sous le commandement du général **SCHWARTZ**.
Le 4, la colonne quitte Barcelone ; le 5, une pluie torrentielle la retarde dans sa marche et, le 6, elle est attaquée, aux environs de Martorell, par des troupes du pays embusquées ; elle les met en fuite et poursuit sa route. Mais les insurgés se rallient derrière Casa-Mansana.
Attaqué par des forces supérieures, le général **SCHWARTZ** forme ses troupes en carrés, se retire en combattant et, après avoir évité l'ennemi à Esparaguera, rentre dans Barcelone.

Combats de Saint-Boy et de Molins-el-Rey
7 juin 1808

Le 7 juin, les insurgés viennent jusqu'au pied de la ville, se massent sur le Llobrégat, en s'appuyant à Saint-Boy et au Moulin-du-Roi (Molins-el-Rey).
Le 10, **DUHESMES** fait sortir la nuit le général **LECCHI** et le général **SCHWARTZ**.
A la pointe du jour, ils sont sur leurs positions, en arrière de Saint-Félin.
Dès que les troupes sont en place, **DUHESMES** donne l'ordre de charger les Catalans.
Rien ne résiste à l'élan des Français.
Une compagnie du 37e s'engage à fond pour venger son chef, le capitaine **FROMENT**, blessé à la tête.

Combat de Mongat
17 juin 1808

Après cet échec, les insurgés battent en retraite et vont s'établir, au nombre de dix mille, à Mongat, coupant ainsi les communications de Barcelone avec la France.

Ancestram

Pendant que la division italienne avec **DUHESMES** enlève la position le 17 juin, les bataillons du 37e et du 93e s'ouvrent, après un combat héroïque, la route de Girone entre Moncade et Saint-André.

Premier siège de Girone
20 juin 1808

DUHESMES prend alors le lendemain la résolution de marcher sur Girone par **MATARO**, le 37e et le 56e en arrière-garde. La colonne eut à subir quelques escarmouches en route, à Arens-de-Mar et à Gallela-Pineda.
Le 20, elle arriva devant Girone.
DUHESMES disposa ses troupes à droite et à gauche de la route de Barcelone, le 37e, le 56e et les cuirassiers à gauche.
Il tenta une première attaque qu'il ne poursuivit pas, craignant un échec.
C'est dans cette affaire que se distinguèrent le colonel du génie **LAFAILLE** et un brave du 37e, le sergent-major de voltigeurs **DEGUERCY** : le colonel, ayant fait chercher des échelles pour escalader les murs de la ville, se rencontra sur le premier échelon avec **DEGUEREY**.
Ce dernier dut lui céder le pas et monter derrière lui ; mais l'échelle fit renversée et tous deux précipités dans l'eau bourbeuse du fossé.
DEGUEREY fut blessé à la main et nommé le lendemain sous-lieutenant.
Le lieutenant **ROYER** et, à ses côtés, le caporal, le caporal **DUPONT**, depuis sergent-major, furent blessés en courant à l'assaut, par l'explosion d'un pot à feu.
Après cette tentative sans succès, **DUHESMES** rentra à Barcelone.

Deuxième expédition de Girone
10 juillet-16 août 1808

Quelques jours plus tard, voulant donner la main à **REILLE** qui vient de France, il prépare une deuxième expédition sur Girone.
Le 10 juillet, il quitta Barcelone avec six mille hommes, la division **CHABRAN** en avant-garde.
La colonne franchit, sous le feu des navires anglais.

Les défilés d'Arens-de-Mar

A Saint-Pol, elle trouva la route coupée.
Pour rétablir le passage, les hommes durent accomplir un travail effrayant.
Ils le firent avec une ardeur infatigable, sous la direction du commandant **DEVAUX**, qui mit lui-même la main à l'œuvre. Quand nos soldats sentaient leurs forces diminuer.
« Ils demandaient qu'on leur batte la charge pour les exciter », comme s'ils marchaient à l'ennemi.
Le 22 juillet, on arrive devant Girone ; le 24, le général **REILLE** rejoint le général **DUHESMES** ; le **27**, les travaux du siège commencent.
Mais tandis que **DUHESMES** est à Girone**,** le pays se soulève et lui coupe ses communications avec Barcelone.
Bientôt, la nouvelle de la capitulation de Baylen lui arrive avec l'ordre d'abandonner la place ; le 16, à neuf heures du soir, on décampe en silence, à l'insu de l'ennemi.
Le bataillon du 37e n'avait eu qu'un officier blessé : le lieutenant **BILTÉ** (10 août).
Le retour fut plus pénible que l'aller.
Les travaux de réparation étaient détruits ; il fallut passer par la montagne en abandonnant l'artillerie et les bagages. La marche fut longue et fatigante, on mit jusqu'à sept heures pour faire deux lieues !
Après un petit succès à Mataro, on rentre le 20 à Barcelone.

Ancestrami

Combat sur Llobrégat
2 décembre 1808

Quelques jours de repos, et **DUHESMES** forme le projet, malgré l'avis des autres généraux, de forcer la ligne du Llobrégat, occupée entre Martorell et Saint-Boy par l'ennemi.
Le jour de l'attaque est fixé au 2 décembre. **DUHESMES** quitte Barcelone, dans la nuit du 1er au 2, avec six mille hommes, dont deux compagnies du 37e, commandées par le chef de bataillon **DELEISSEIGUES.**
Celui-ci reçoit l'ordre de soutenir le corps principal, qui marche sur Saint-Boy et qui attaque le village de front. Pensant que l'ennemi a dû se retirer en partie.
DELEISSEIGUES y envoie ses deux compagnies.
Les grenadiers sont déjà dans l'eau et passent le Llobrégat ; mais, à la vue des troupes qui occupent les retranchements sur la rive opposée, le commandement croit devoir battre en retraite.
Le sous-lieutenant **DEMARSY** n'entend pas l'ordre, et, seul, s'élance au milieu des retranchements.
Les Suisses qui les défendaient, interdits à la vue d'une telle audace, mettaient déjà bas les armes devant lui, quand, ne le voyant pas suivi, ils l'entourent et le font prisonnier.
Ce jeune et malheureux officier, quelques jours après, fut assassiné par les Espagnols.
Sur tous les autres points, **DUHESMES** étaient victorieux.

Attaque du camp de San-Geronimo
7 septembre 1808

L'ennemi s'était retiré en arrière de Saint-Boy, protégé par une division de Miquelets campée sur les montagnes à San-Geronimo, en avant de Saint-André.
Ce voisinage gênant nos mouvements **DUHESMES** résolut de s'en débarrasser.
Le 6 septembre, il reconnaît la position ; le 7, le colonel **LATOUR**, à la tête du bataillon du 37e, gravit les montagnes sur la gauche de Saint-André et marche droit par la crête sur le camp des Miquelets, les prenant ainsi de flanc, tandis que l'adjudant-commandant **DEVAUX** les tourne par la droite.
Le jour était à peine levé ; une pluie d'orage avait inondé pendant la nuit les baraques du camp, les Miquelets n'étaient guère prêts à combattre.
Un coup de canon tiré comme signal, pour assurer la coïncidence des attaques, fut celui de leur fuite.
Vivement poursuivis par le bataillon du 37e, le sous-lieutenant, les Miquelets sont bientôt dans une complète déroute.
Un officier du 37e, le sous-lieutenant **MAURICE**, fut blessé dans cette affaire.
Après ces combats, **DUHESMES** rentra dans Barcelone.
Jusqu'en novembre il n'y eut plus d'engagements sérieux.

Combats de Saint-André et de San-Gracia
8-9-10 novembre 1808

A cette époque, une colonne ennemie, sous le commandement du général **VIVES**, se rapprocha de Barcelone pour assiéger.
Le 8 novembre, **DUHESMES** fait une première sortie et remporte un succès à Saint-André ; une pluie torrentielle arrête le combat et le suspend toute la journée du 9.
Le 10, le gros de la colonne doit marcher sur Horta et Saint-André et n'attaquer que lorsque les bataillons du 37e et du 39e seront engagés.
Ceux-ci reçoivent l'ordre de faire une attaque de flanc du côté de San-Garcia.
Ils gravissent les pentes dans le plus grand silence et sans tirer un coup de fusil.
Les Espagnols ne le voient qu'au moment d'être abordés.

Ancestramil

Pendant ce temps, une autre compagnie du 37e, agissant de concert avec quatre compagnies napolitaines, se jetait dans la montagne et repoussait les Miquelets.

Combats autour de Barcelone
26 novembre 1808

Le 26 novembre, les Espagnols avec le général **REDING** tentent un nouvel effort. Ils sont encore battus ; le bataillon du 37e donne avec la réserve.
Deux officiers sont blessés : le lieutenant **ROYER**, fait capitaine sur le champ de bataille, et le sous-lieutenant **GEROME**.
Toutefois, l'ennemi reçoit des renforts, et l'investissement se resserre. Le 7 décembre, la nuit, il cherche à progresser encore ; le combat dure jusqu'au matin.
Le bataillon du 37e, livré à ses propres forces, empêche l'ennemi d'avancer.
Malgré ces échecs, les Espagnols préparaient les travaux du siège, quand, le 15 décembre au matin, **DUHESMES** apprit que Saint-André était évacué.
L'approche du 7e corps (**GOUVION-SAINT-CYR**) envoyé par **NAPOLEON** au secours de Barcelone, avait déterminé cette retraite.
DUHESMES, voulant alors empêcher les Espagnols de se dégarnir devant lui, décide une attaque générale pour le 16.
Le village de Sarria, centre des approvisionnements, est pris pour objectif ; le 37e et le 93e, avec deux compagnies d'élite du bataillon suisse, furent chargés d'enlever le village.
Ils s'en emparent, y entrent au pas de charge, sans pouvoir pousser plus avant.
Toutefois, grâce aux voltigeurs du 37e qui en défendent l'entrée, ils s'y maintiennent jusqu'à la nuit.

Entrée du 7e corps (GOUVION-SAINT-CYR) à Barcelone
18 décembre 1808

Tandis que la garnison de Barcelone fatigue l'ennemi par des sorties fréquentes, le 7e corps s'avance.
Après avoir battu les Espagnols à Cardedeu, il fait son entrée à Barcelone, « à la grande joie des soldats de **DUHESMES**, que la vue d'une armée française venant les débloquer remplissait d'une vive satisfaction.
De toutes parts, on s'embrassait avec transport et on se promettait les plus heureux résultats de cette réunion. »
A partir de ce moment, le corps des Pyrénées-Orientales est fondu dans le 7e corps.
Le bataillon du 37e reste à la division **CHABRAN**.

Combat de Molins-el-Rey
20 décembre 1808

GOUVION-SAINT-CYR accorde deux jours de repos (18 et 19 décembre) à ses troupes.
De cette façon, il laisse aux Espagnols le temps de se concentrer sur le Llobrégat.
Son but est de les écraser d'un seul coup.
Le 20, **SAINT-CYR** sort de la place avec son corps d'armée et cinq bataillons de la division **CHABRAN**, dont le 37e.
Il vient prendre position en face de l'ennemi ; à la droite, en avant de Molins-el-Rey, les bataillons de Chabran ; le reste du corps d'armée à gauche à Cornella et au centre à Saint-Félin.
CHABRAN doit attirer l'ennemi par de fausses manœuvres, pendant que le centre et la gauche passeront le Llobrégat, et se précipiter ensuite sur lui. Le plan réussit pleinement.
Les Espagnols s'enfuirent en abandonnant leur artillerie, leur parc à munitions, et en jetant leurs fusils et leurs sacs.

Ancestramil

Combat de Bruch
1er janvier 1809

Vers la fin de décembre, on apprit que l'ennemi s'était retiré dans la forte position de Bruch, près de Mont-Serrat, point où **CHABRAN** avait échoué en juin.
GOUVION-SAINT-CYR lui offrit de prendre sa revanche, et le bataillon du 37e eut encore l'honneur de s'illustrer dans ce combat, à la tête de la division.
Le défilé fut si lestement enlevé qu'on ne subit aucune perte et que celles des Espagnols furent considérables (1er janvier 1809).
La division rentra ensuite à Martorell où elle arriva le 10.
En route, elle livra encore quelques combats partiels : dans un engagement, le 8, le sous-lieutenant **MAURICE** fut blessé.
Le 11 et le 12, deux compagnies du 37e, envoyées en réquisition, subirent quelques escarmouches dans lesquelles le capitaine **GROUX** et le lieutenant **ASSELIN** furent blessés.

Combat d'Iqualada
17-20 février 1809

Pendant la fin du mois de janvier et au commencement de février, la division **CHABRAN** reste à **Martorell**. Mais **REDING** arrivant avec quarante mille hommes pour couper **SAINT-CYR** de ses communications avec la France et Barcelone, le général français rappelle la division PINO, en tout dix mille hommes, met les Espagnols, au nombre de dix-huit mille, dans une déroute complète.
Poursuivis par les Français, ils traversent le village d'Igualada, sans même la défendre, et en abandonnant leurs armes. On avait fait peu de prisonniers.
« Les Catalans, disait **GOUVION-SAINT-CYR**, ont de trop bons jarrets ! » (17 février)
Après ce succès, la division **CHABRAN** occupa Igualada.
Elle n'y resta pas longtemps. Attaquée par des forces supérieures, le 20, elle recule, mais en défendant pied à pied le terrain.
Le bataillon du 37e, en première ligne toute la journée, a trois officiers blessés : les capitaines **FEDERLIN** et **LECOUFLAY** ; le sous-lieutenant **GEROME. CHABRAN** se retire à Villafranca.

Combat de Molins-el-Rey
14 mars 1809

C'est là que, dans les premiers jours de mars, il reçut de **GOUVION-SAINT-CYR** l'ordre de se porter sur Molins-el-Rey, occupé en force par les Espagnols.
Le 10 et le 12, il fait deux fausses attaques, sans oser marcher plus avant.
Le 14, il revient sur la position hésitant encore.
Mais ses troupes, énervées par les deux tentatives sans résultat des deux jours précédents, s'élancent d'elles-mêmes sur l'ennemi, enlevant le pont et s'établissent sur les deux rives de la rivière.
Le bataillon du 37e se signale particulièrement par son entrain et sa bravoure.
Il devait payer cher son succès ; presque tous ses officiers étaient blessés : le chef de bataillon **DELEISSEIGUES** ; les capitaines **BALLAND**, **FEDERLIN** (déjà blessé le 20 février), **FROMENT** (blessé sur le même champ de bataille le 7 juin 1808) ; les lieutenants **ASSELIN**, **DIDIER**, **THIERY**, **DEVAUX** ; les sous-lieutenants **BONNENFANT**, **DEGUERCY**, **MAURICE** (blessé le 7 septembre 1808), et aussi le sergent- major **DUPONT** (blessé à l'assaut de Girone).
Le **20**, la division rentre de Barcelone.
A cette époque, elle passe sous le commandement de **CHABOT** jusqu'en juin 1811.

Tandis que le 7e corps sous **GOUVION-SAINT-CYR**, et bientôt sous **AUGEREAU**, opère en Catalogne (siège de Girone), la division reste dans Barcelone et constitue la garnison de la place.

La province est infestée de Miquelets qui attaquent tous les convois.
Alors **AUGEREAU**, revenant de Girone, ordonne à **DUHESMES** de faire sortir trois bataillons, dont celui du 37e au colonel Guéry.

Combat de Granollers
19, 20, 21 janvier 1810

Mort du commandant DELEISSEIGNES

Le colonel en place un à Santa Perpetua, un à Mollet, et le 3e, celui du 37e, à Granollers, sans prendre aucune disposition pour se garder.
Les deux premiers sont pris et presque tout entiers passés au fil de l'épée.
Le bataillon du 37e se retranche dans le couvent de Granollers.
Sommé de se rendre, le commandant **DELEISSEIGUES** répond par des coups de feu, se défend pendant trois jours avec la dernière énergie et tombe mortellement frappé, le 21 janvier 1810, en excitant ses hommes à se défendre encore.
Le bataillon est sauvé par l'approche de l'armée d'**AUGEREAU**.
Le commandant **DELEISSEIGUES** avait été nommé au 37e en 1807.
C'était un brave.

A la bataille d'Ukerath (20 juin 1796, 1er messidor an IV), lieutenant au 2e bataillon du Finistère, il avait gagné sur le champ de bataille ses épaulettes de capitaine et avait reçu pour sa belle conduite une lettre de félicitations du Ministre.
A la suite de ces événements, le général **DUHESMES** est remplacé par le général **REY** (février 1810), et celui-ci par le général **MATHIEU** (octobre 1810).
Le bataillon du 37e, après la mort du commandant **DELEISSEIGUES**, passe sous les ordres du capitaine **FEDERLIN**, le blessé d'Igualada et de Molins-el-Rey, nommé commandant (avril 1810 ; puis, en octobre 1810, sous les ordres du commandant **MELLET**.
A cette époque, le 7e corps qui est commandé depuis le mois de mai par **MACDONALD**, est scindé. Une partie se fond avec le 3e corps (**SUCHET**) ; Il opère dans la Haute Catalogne et livre des combats partiels sans grande importance, mais dans lesquels le 37e est assez éprouvé.

Affaires des 10 et 24 mai 1811

Le 19 août 1810, aux environs de Barcelone, le lieutenant **DIDIER** est blessé.
Plus tard, en 1811, deux capitaines sont tués : l'un, le capitaine **SERAS**, au Pertus (10 mai) ; l'autre, le capitaine **LECOUFLAY**, à Figuières (24 mai).
Quelques jours après, en juin, les cadres du 4e bataillon sont rappelés en France, à Besançon, par Perpignan. Tous les hommes avaient été versés dans les 5e, 11e, 79e et 102e régiments d'infanterie de ligne qui restaient en Espagne.
Les officiers de ce bataillon, en quittant cette terre d'Espagne où ils avaient si vaillamment combattu pendant plus de trois ans et où ils laissaient ensevelis plus d'un brave, allaient préparer des recrues pour une lutte plus périlleuse et plus pénible encore
Nous les retrouverons dans la campagne de Russie, se conduisant en héros aux batailles de Polotsk.

****

CHAPITRE XXI

CAMPAGNE DE RUSSIE

1812

GRANDE-ARMÉE

Origines

Pendant les années 1810 et 1811, le 37e, avec le colonel **GAUTHIER**, est au corps d'observation de la Hollande.
Au commencement de janvier 1812, le 37e, commandé par le colonel **MAYOT** (1er, 2e, 3e, 4e, 5e et un 6e bataillon qui vient d'être formé), quitte la Hollande pour venir en Allemagne faire partie du corps d'observation de l'Elbe qui devient bientôt (mars 1812) 2e corps de la Grande Armée, sous le commandement du général **OUDINOT**.
Le 8 janvier, placé à la division **VERDIER**, le 37e est à Munster, le 8 avril à Stettin, le 14 mai à Marienwerder.
Napoléon vient de déclarer la guerre aux Russes.
Le 37e va prendre part à cette pénible campagne entreprise à six cents lieues de la France.
S'il ne pénètre pas avec le centre de la Grande Armée jusqu'au cœur de la Russie, s'il n'est pas avec ceux qui combattront à Smolensk, à Valoutina, à la Moscowa, à Krasnoë, il aura lui aussi sa part de souffrances et de luttes glorieuses dans les célèbres journées de Plolotsk et de la Bérézina.

Combats de Dunabourg, 13 juillet, de Jacobouwo, 31 juillet, et sur la Drissa, 1er août 1812
Le 24 juin, le 2e corps passe à Niemen à Kowno. Le 6e bataillon du 37e est resté à Spandau. Le 2e corps marche vers Duna.
Le 37e combat à Dunabourg (13 juillet) et à Jacobouwo (31 juillet). Dans cette dernière affaire, le capitaine **MIOTTE** du 37e est blessé.
Le 1er août, **OUDINOT**, ayant appris que les **Russes**, commandés par **WITTGENSTEIN**, étaient à cheval sur la Drissa, profite de cette position défavorable, démasque une batterie de quarante pièces de canon et lance les divisions **VERDIER** et **LEGRAND** au pas de charge, la baïonnette en avant : quinze mille Russes sont jetés dans la rivière, trois mille hommes et tous les canons sont pris.
Malgré la chaleur torride, les troupes ont combattu avec un entrain admirable, et le soir tous les régiments reçoivent les félicitations du maréchal.
Le 37e avait été assez éprouvé dans ce combat : le capitaine **GINDRE**, les sous-lieutenants **DEVILLENEUVE** et **FONTANIE** avaient été blessés.

Bataille de Polotsk inscrite au drapeau du Régiment
16, 17 et 18 août 1812

Après le combat sur la Drissa, Wittgenstein s'étant renforcé de douze bataillons venus de Dunabourg, **OUDINOT** veut l'attirer sur Polotsk et vient y ranger les 2e et 6e corps.

Journée du 16 et du 17

Du 11 au 16 août**,** les 2e et 6e corps livrent quelques combats partiels.
Dans la journée du 16, **OUDINOT** réunit un conseil pour savoir s'il faut, oui ou non, passer sur la rive gauche de la Duna.
Le canon vient dissoudre le conseil, chacun étant obligé de courir à la tête de ses troupes.
Un combat terrible s'engage sous les murs et dans les jardins de Polotsk, que défend la 8e division.

Les Russes reculent et le général **VERDIER**, grièvement blessé, laisse le commandement de la division au général **VALENTIN**.
Le 17, la division **LEGRAND** et le 6e corps tiennent tête aux Russes, **OUDINOT** est blessé ; **GOUVION-SAINT-CYR** prend le commandement. La 8e division est restée sur la rive gauche de la **Duna**.

Journée du 18

L'ennemi étant campé à une portée de fusil de nos troupes, **GOUVION-SAINT-CYR** résolut de l'attaquer, mais seulement à la fin de la journée, vers quatre heures, pour que la nuit puisse arrêter le combat.
A une heure de l'après-midi, il feint un mouvement de retraite et ordonne au parc des équipages de se mettre en marche sur la route de Polotsk ; la 8e division remonte la rive gauche et semble prendre la queue du convoi ; en même temps, l'artillerie passe sur la rive droite.
Tout à coup, à trois heures et demie, la division **MERLE** fait un à droite, traverse la Duna et vient s'établir dans le ravin de la Polota, où elle est masquée aux vues de l'ennemi avec la division **LEGRAND** et les divisions **DEROY** et de **WREDE** du 6e corps.
A cinq heures, la canonnade commence et jette dans l'armée russe un désordre indescriptible.
Les quatre divisions d'infanterie sortent alors du ravin de la Polota, partie en colonnes et partie déployées.
Elles marchent échelonnées, bien reliées entre elles et chacune s'étant formé sa réserve.
La division de **WREDE** aborde la gauche ennemie ; la division **DEROY** se dirige sur la gauche du château de Prissmenitza, que la division **LEGRAND** attaque de front, tandis que la division **VALENTIN**, ayant le 37e à sa droite, marche sur les troupes russes appuyées à la droite du château.
Nos soldats s'avancent bravement, sans tirer, sous un feu meurtrier.
Bientôt l'artillerie française se tait, on aborde l'ennemi :
« Le choc fut terrible, la mêlée très longue ; ce fut une lutte corps à corps. Les Russes montrèrent dans cette affaire une bravoure soutenue et une intrépidité individuelle dont on a peu d'exemples : surpris, rompus, leurs bataillons isolés aussitôt qu'assaillis, ils ne se déconcertèrent pas et continuèrent à se battre avec une extrême lenteur. » Malgré cette défense héroïque, nos troupes enlevèrent le château à la baïonnette.
Ce premier succès nous avait coûté cher.
Cependant, malgré les pertes éprouvées, les troupes des quatre divisions se reforment pour parer à la contre-attaque des Russes.
Le combat, à peine terminé, recommence : une batterie russe couvre la 8e division d'une grêle de projectiles.
Le 37e et le 124e, en tête d'une colonne d'attaque, semble hésiter.
A ce moment, le capitaine **GERARD**, aide de camp du général **POUGET**, passant à cheval, pressent un mouvement de recul qui peut nous être funeste.
Il saisit alors un fanion du 124e, place son chapeau sur la lance et, bravant une mort certaine, aux cris de :
« En avant ! la charge ! Vive la France ! » s'élance à plus de cent mètres de la ligne.
Electrisés par ce généreux dévouement, les régiments se jettent sur la batterie et l'enlèvent.
Les Russes, écrasés partout, sont rejetés sur la forêt qu'ils avaient derrière eux où, à la faveur de l'obscurité, ils échappent à un nouveau désastre.
Les Français avaient perdu deux mille hommes, les Russes quatre mille.
Mais de beaux trophées restaient entre nos mains :
« Douze cents prisonniers et quatorze pièces de canon n'étaient pas un succès facile à obtenir sur une armée non seulement plus nombreuse, mais que tant de circonstances rendaient supérieure à la nôtre, exténuée par six mois de marches forcées et six semaines de privations rigoureuses. »

En apprenant cette victoire, l'Empereur envoya au général **GOUVION-SAINT-CYR** le bâton de Maréchal de l'Empire.
Dans ces deux journées du 16 et du 18 août, les régiments de la 8e division avaient combattu presque toujours en première ligne, partout victorieux, mais aussi cruellement éprouvés.
Le 17, à la défense des jardins de Polotsk, le 37e avait eu 3 capitaines tués : les capitaines **LEFIOT**, **DAUTEL** et **MIOTTE** (blessé le 31 juillet) ; le capitaine **ALEXANDRINI**, les sous-lieutenants **RICHARD** et **VILLEMAIN** blessés ; le sergent **LANCE** avait été deux fois blessé.
Le 18, à l'assaut du château de Prismenitza et dans la charge héroïque sur la batterie russe, le général **VALENTIN** avait été blessé ; le colonel **MAYOT** tombait mortellement frappé à la tête de son régiment, et, à ses côtés, seize officiers : les lieutenants **BULLOT** et **FROMENT** tués ; les chefs de bataillon **D'HAR** et **TAVERNIER**, blessés, et avec eux les capitaines **ARGENTON**, **ASSELIN**, **ROYER** et **REGILLE**, ce dernier mort le 25 des suites de sa blessure ; les lieutenants **BONNENFANT**, **BROCHET**, **RAGUET DE BRIANÇON**, **FELIX**, **MARTIN**, **NICOT** ; les sous-lieutenants **TOUSSAINT** et **CORNET**, mort le 10 septembre ; le sergent-fourrier **ZANOLY** et l'adjudant **JACQUEMIN**.

En versant ainsi leur sang, ces braves avaient fixé la victoire et conquis un nouveau titre de gloire au Régiment. Deux mois plus tard, le même jour, sur ce même champ de bataille, le 37e devait encore s'illustrer.
Une telle gloire méritait de rester immortelle : le nom de Polotsk figure à côté de celui de Zurich sur le drapeau du Régiment.

Deuxième bataille de Polotsk
18 octobre

Il fut impossible de faire mouvoir les 2e et 6e corps avant le 22.
Le 2e corps fut placé sur la rive droite de la Duna.
La 8e division était passée sous les ordres du général **MAISON**.
Les Russes, ayant reçu des renforts, débordaient le 2e et le 6e corps.
Le maréchal **GOUVION-SAINT-CYR** pensa repasser sur la rive gauche ; mais, craignant de mécontenter **NAPOLEON**, il résolut de se fortifier dans Polotsk.
Wittgenstein, ayant cinquante mille hommes, se disposait à prendre l'offensive et à couper le 2e corps de la Grande Armée.
La lutte allait encore être inégale.
GOUVION-SAINT-CYR avait à peine vingt-huit mille hommes (quinze mille pour le 2e corps, treize mille pour le 6e), affaiblis par les privations, le manque de nourriture et qui, à l'approche des grands froids succédant aux chaleurs torrides de l'été, n'avaient pour se couvrir que le pantalon de toile avec lequel ils avaient passé le Niémen en juin.
Le 16 octobre, il y eut un léger engagement avec le général **MAISON** à Kozianouï.
Le 17, la 9e division eut un brillant combat d'avant-postes à une lieue de Polotsk.
Le 18, à sic heures du matin, la 8e et la 6e division du 2e corps étaient en bataille sur la rive gauche de la Polota, face au nord, la 9e division en avant.
Voulant prendre les Français à revers, **WITTGENSTEIN** envoie sa droite, en face de nous, sur la route de Saint-Pétersbourg, et avec sa gauche et son centre passe sur la rive gauche de la Polota. Le maréchal avait prévu le cas.
Il donne l'ordre aux 6e et 8e divisions de laisser seulement leurs postes en face de la droite russe et de faire demi-tour pour recevoir le choc principal.
Les deux divisions **LEGRAND** et **MAISON**, à peine huit mille hommes, luttèrent toute la journée contre trente mille Russes.
Rien ne put les ébranler.
WITTGENSTEIN fit charger son infanterie et sa cavalerie ; elles furent repoussées sans avoir obtenu le moindre résultat.

Il ne parvint même pas à conserver une batterie en briques située en avant du front de la division **MAISON**. Défendue par les 2e et 37e Régiments d'infanterie, elle fut prise et reprise plus de sept fois et resta définitivement en notre pouvoir.
« Le général **MAISON**, écrivait le maréchal dans son rapport, acquit beaucoup de gloire dans cette journée, et les 2e et 37e Régiments y virent croître leur réputation. »
La position de **WITTGENSTEIN** n'aurait pas été tenable sans l'espoir que lui donnait sa droite. Mais la 9e division la reçut comme les 6e et 8e avaient fait de la gauche.
La nuit mit fin au combat et laissa les Russes partout vaincus.
Le maréchal, blessé au début du combat, n'avait cependant pas cessé de diriger ses troupes.
Le 37e, dont la conduite avait été si brillante avait eu trois officiers blessés : les capitaines **RENAUD** (mort le 1er novembre), **DUVAL** et **NOËL**.
L'adjudant **KIENNER** avait été tué.

Dernier combat et retraite sous Polotsk
19 octobre

L'armée coucha sur les positions, le maréchal pensant ne rien avoir devant lui.
Toutefois, il donna l'ordre au général **CORBINEAU** de pousser très avant, au lever du jour, pour observer l 'ennemi.
Le 19, à dix heures du matin, le général **CORBINEAU** signale l'arrivée d'un nouveau corps russe, celui de **STEINGELL**, et **WITTGENSTEIN**, à une lieue derrière lui.
STEINGELL devait, en effet, repousser les troupes françaises qui lui seraient opposées et gagner les ponts sur la Duna ; à ce moment, **WITTGENSTEIN** s'élancerait sur nous avec toute son armée et nous couperait la retraite.
GOUVION-SAINT-CYR forme alors un détachement, composé d'un régiment d'infanterie pris dans chaque division du 2e corps, et en confie le commandement au général **AMEY**.
Celui-ci contint toute la journée l'ennemi à Ouchatsck.
Mais la situation devenait périlleuse, l'armée de **WITTGENSTEIN** pouvant apparaître d'un moment à l'autre. Les généraux entourant le maréchal lui demandaient de faire commencer la retraite. **GOUVION-SAINT-CYR** s'y refusa, pensant que le moindre mouvement rétrograde qu'apercevrait l'ennemi deviendrait le signal de son attaque, et celle-ci, un avertissement pour les troupes de **STEINGELL** de redoubler d'énergie ; le général **AMEY** ne serait plus capable de lui résister et, **STEINGELL** arrivant aux ponts, l'armée française courait à un désastre.
Le maréchal attendit la nuit.
A la fin du jour, une brume épaisse rendant de bonne heure l'obscurité presque complète, **GOUVION-SAINT-CYR** ordonna la retraite.
Elle commença dans le plus grand ordre quand, par malheur, un des chefs de la division **LEGRAND** fit mettre le feu aux baraques.
Un vaste incendie éclata tout à coup sur toute la ligne de nos camps, soit que la flamme eût été portée par le vent, soit que, par esprit d'imitation, le feu eût été mis sur d'autres points.
Aussitôt que les Russes aperçurent les flammes, ils comprirent que l'armée se retirait, coururent aux armes et se précipitèrent sur nos positions croyant n'avoir qu'à se présenter pour prendre des fuyards et des canons.
« Mais ils furent reçus avec une bravoure surprenante par les divisions **MERLE** et **MAISON**, chargées de protéger la retraite. Placés derrière des palanques, apercevant à la lueur de l'incendie les Russes comme en plein midi, nos soldats les ajustèrent à bout portant et en firent un grand carnage »
A deux heures du matin ils luttaient encore, lorsque le maréchal donna l'ordre aux divisions **MERLE** et **MAISON** d'effectuer aussi leur passage.
Elles se replièrent toujours en combattant.
A trois heures, les 2e et 6e corps étaient sur la rive gauche de la Duna.

La lutte, qui n'avait pas cessé depuis cinq heures du soir, était terminée et nos soldats, exténués, se couchèrent, sans feu, sur la terre détrempée.

Poursuite du corps russe de STEINGELL
20 octobre
Retraite sur l'Oula et combat de Smoliany
31 octobre 1812

Ils ne devaient pas se reposer longtemps.

Le 37e qui avait combattu le 16 et le 17, aux environs de Kousianoff avait fait dans la nuit et la matinée du lendemain une percée pour combattre toute la journée du 18, on sait avec quelle valeur, dans la vallée de la Polota, et qui venait de lutter jusqu'à deux heures de la nuit, au milieu de l'incendie, contre les Russes, le 37e fit partie, avec le 19e, le 124e, le 2e régiment suisse, le 7e cuirassiers et la brigade de cavalerie du général **CORBINEAU**, d'une nouvelle colonne sous les ordres du général **DE WREDE**.
Celui-ci avait reçu l'ordre de marcher en trois colonnes à la rencontre du corps de **STEINGELL**.
Parti à quatre heures et demie du matin, le détachement ne tarda pas à rencontrer les Russes.
La colonne du centre, où se trouvait le 37e, joignit, la première, l'ennemi.
Le combat s'engageant dans un bois, les Russes ne purent se déployer et le nombre dut céder à la bravoure. Chargés à la baïonnette, culbutés, ils furent forcés de rétrograder après avoir perdu dix huit cents hommes et une vingtaine d'officiers.
Deux jours après, le 23, le 37e rejoignit avec les autres régiments d'infanterie le 2e corps qui se retirait sur l'Oula.
Cependant, par ordre de l'Empereur, le maréchal **VICTOR**, duc de Bellune, à la tête du 9e corps, fort de vingt cinq mille hommes accourait de Smolensk pour se joindre à **GOUVION-SAINT-CYR** et rejeter Wittgenstein au-delà de la Duna.
Ce projet eût été certainement suivi d'un prompt effet si **GOUVION-SAINT-CYR** avait eu le commandement supérieur.
Mais **VICTOR** étant le plus ancien, **GOUVION-SAINT-CYR** ne voulut pas servir sous ses ordres et, après avoir fait sa jonction le 30 octobre, il quitta l'armée pour rentrer en France.
Le duc **de BELLUNE**, ne connaissant pas le pays, n'osa pas attaquer ***Wittgenstein*** qu'il aurait pu écraser avec d'autant plus de facilité que ce dernier ignorait la réunion des 9e et 2e corps.
Quelques combats partiels eurent lieu sur l'Oula, près du château de Smoliany, le 31 octobre : le 37e, fortement engagé, y perdit le capitaine **RENARD**, les sergents **HOLMECK** et **BONNEAU** ; le lieutenant **CARTOUX** fut blessé ainsi que les sergents **LAURE** et **VILCHAIR**.
Ce dernier fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Jonction des 2e et 9e corps avec la Grande Armée

Après cette affaire, les 2e et 9e corps se retirèrent sur Sienno, à une journée de marche de Smolensk, où venait d'arriver la Grande-Armée avec **NAPOLEON** (12 novembre).
A cette époque, les troupes du 2e corps peuvent goûter un repos qui leur était bien nécessaire.
Le maréchal **OUDINOT** vient reprendre le commandement du 2e corps et le commandement **FORTIER**, major au 37e depuis le 1er février 1812, est nommé colonel du Régiment (**15** novembre), en remplacement du colonel **MAYOT**, tué à Polotsk.
Le 22, la situation de la Grande Armée devint critique : elle avait **TSCHITTCHAKOFF**, en face d'elle, sur la rive droite de la Bérézina ; **WITTGENSTEIN**, sur sa droite, devant Borizow ; sur ses derrières **KUTUZOFF**. **NAPOLEON** comprend alors qu'il faut en toute hâte passer la Bérézina, en enclavant la Grande-Armée, qui est affaiblie et exténuée, entre deux corps à peu près valides, le 2e et le 9e : **OUDINOT**, à l'avant-garde, pour forcer le passage et repousser **TSCHITTCHAKOFF**, **VICTOR**, à l'arrière-garde, pour arrêter **KUTUZOFF** et **WITTGENSTEIN**.

Combat de Borizow
24 novembre

NAPOLEON avait pensé effectuer son passage à **Borizow**.
Le **24**, **OUDINOT** attaque les Russes en ce point, bat la division **LAMBERT**, lui fait prisonniers deux ou trois mille hommes, la rejette sur la rive droite de la Bérézina et fond sur le pont.
Mais alors l'artillerie russe fait pleuvoir une grêle de projectiles.
En quelques instants, le pont est détruit et brûlé, le seul pont sur lequel on pût passer la **Bérézina**.
La situation est désespérée.
NAPOLEON pressentait « un nouveau Pultawa », quand le général **CORBINEAU**, détaché du 2e corps depuis Polotsk, ayant échappé comme par miracle à une nuée de Cosaques qui le poursuivaient, rejoignit **OUDINOT** et lui annonça qu'il avait trouvé un point de passage à Studianka.
Cette découverte inattendue fit luire un rayon d'espérance et **OUDINOT** dépêcha le général **CORBINEAU** auprès de **NAPOLEON**.
Aussitôt des ordres sont donnés pour la construction des ponts.
On sait avec quel dévouement fut exécuté ce travail par le général **EBLE** et ses pontonniers qui n'hésitèrent pas à rester, toute la journée du 26, dans l'eau chargée de glaçons, par un froid devenu subitement très vif :
« L'eau gelait, il se formait autour de leurs jambes des glaçons qui, s'attachants aux chairs, causaient les plus vives douleurs. Ils souffraient sans se plaindre, sans paraître affectés, tant était grande leur ardeur à ce travail dont dépendait le salut du maître du monde. »
(**THIERS**.)
Dans la nuit du 25 au 26, le 2e corps défila dans le plus grand ordre sous les yeux de **NAPOLEON**.
Une partie de l'armée passa ensuite le 26 et le 27.

Combats sur la rive droite de la Bérézina
26 et 28 novembre

Aussitôt qu'**OUDINOT** eut atteint la rive droite, il attaqua les Russes, l'avant-garde de **TSCHITTCHAKOFF**. Le combat fut court mais vif.
On leur tua deux cents hommes et on s'établit dans une bonne position pour couvrir le passage.
Le 28, **TSCHITTCHAKOFF,** trompé longtemps sur le point de passage choisi par **NAPOLEON**, est enfin arrivé avec toutes ses forces devant **Studianka**.
OUDINOT, avec la division **LEGRAND, MAISON,** la division polonaise **DOMBROWSKI** et les cuirassiers de **DOUMERC**, doit lui tenir tête.
NAPOLEON est en arrière avec sa garde.
Sur la rive gauche, **VICTOR** est opposé à **WITTGENSTEIN** renforcé par quelques corps de **KUTUZOF**.
Là, le combat est déjà engagé depuis le 27 au soir.
Dès la pointe du jour, le 28, le duc **DE REGGIO** est en contact avec les Russes.
Le froid est terrible, un vent glacial souffle du nord ; nos soldats qui depuis plusieurs jours manquent de vivres, sont cependant pleins d'entrain.
La lutte s'engage très vive dans les bois de sapins au milieu desquels avaient été opérées des coupes nombreuses.
Les arbres abattus couvrant le sol, le combat de tirailleurs était seul possible, circonstance très favorable pour nos soldats intelligents et braves.
Ils soutiennent une lutte opiniâtre dans les taillis et chargent à la baïonnette dans les éclaircies.
OUDINOT et **LEGRAND** sont blessés, **NEY** vient prendre le commandement et, profitant d'un terrain découvert, fait charger les cuirassiers de **DOUMERC** sur la droite.
Le choc est si violent que l'infanterie russe est rompue et sabrée.

« L'héroïque **MAISON**, mettant pied à terre, se saisit d'un fusil, charge les Russes à la tête de ses fantassins, les culbute et les force à se replier dans l'épaisseur du bois. »
L'ennemi avait perdu, outre trois mille prisonniers, environ trois mille morts ou blessés.

Le 37e, entraîné par l'exemple de **MAISON**, avait glorieusement combattu. Il laissait sur le champ de bataille quatre officiers mortellement blessés : les capitaines **ROBERT** et **BOURDOUCHE**, les sous-lieutenants **OLIVIER** et **COMBASTEL**. Le colonel **FORTIER** et six de ses officiers avaient été blessés, à savoir : le major **FOURNIER**, le chef de bataillon **COTTENET**, les capitaines **GINDRE** et **DARBEL**, le lieutenant **VILLEMAIN**, le sous-lieutenant **CROTTI**, fait prisonnier, et le chirurgien **BLANC**. Deux sous-officiers étaient également blessés : le sergent **PIERSON** nommé adjudant, et le sergent-major **LAURE** qui, blessé deux fois, reçut quelques jours après les épaulettes de sous-lieutenants.
Sur la rive droite de la Bérézina, le maréchal **VICTOR** avait fait des prodiges de valeur.
Le combat, commencé le 27 au soir, ne se termina que le 28, à la tombée de la nuit.
A la faveur de l'obscurité, le 9e corps repassa sur la rive gauche.

« Tel fut, écrit **THIERS**, cet immortel événement de la Bérézina, l'un des plus tragiques de l'histoire.
Les Russes effrayés du grand nom de **NAPOLEON**, hésitant à lui barrer le chemin, ne voulant l'essayer qu'en masse, lui avait laissé le temps de trouver un passage, d'y jeter des ponts et de le franchir.
NAPOLEON dut au hasard miraculeux de l'arrivée de **CORBINEAU**, à la sagacité et au courage de celui-ci au noble dévouement d'**EBLE**, à la résistance désespérée de **VICTOR**, à l'énergie d'**OUDINOT**, de **LEGRAND**, de **MAISON**, de **DOUMERC** et de **NEY**, et enfin à son dévouement sûr et profond, **NAPOLEON** dut d'avoir échappé par une scène sanglante au plus humiliant et au plus accablant des désastres. A peine sortie de cet affreux carnage, l'armée avait cependant le sentiment d'un triomphe, triomphe douloureux payé de cruels sacrifices, triomphe néanmoins et l'un des plus glorieux de notre histoire : car les vingt-huit mille hommes qui combattaient ainsi à cheval sur une rivière contre soixante-douze mille auraient dû être pris jusqu'au dernier. »

Le soir de cette journée et toute la journée du 29, on resta sur le champ de bataille. Nos soldats couchèrent sur cette terre glacée sans tentes, ni abris, avec un peu ou point de feu, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de farine délayée dans de l'eau.

RETRAITE

Combat de Pletchenitzy
30 octobre
Molodeczno
4 décembre

Le **30**, on ne se remit en marche pour gagner au plus vite la route de Wilna.
Marche pénible au milieu de forêts marécageuses où les routes étaient établies tantôt sur des lits de fascines, tantôt sur des ponts.
En y mettant le feu, l'avant-garde des Russes, quelques Cosaques, auraient pu arrêter toute l'armée.
Cette avant-garde heureusement n'en fit rien.
Elle était occupée d'assiéger dans une grange le maréchal **OUDINOT**, gravement blessé et n'ayant avec lui qu'une cinquantaine d'hommes qui escortaient les officiers blessés dans la journée du 28.
L'intrépide maréchal se défendait avec ceux qui l'entouraient contre de nombreux assaillants ; lui-même, se servant de ses pistolets, tirait à travers quelques ouvertures pratiquées dans les murailles

Ancestramil

de la chaumière. L'armée en arrivant le dégagea, lui et ses compagnons d'infortune, et dispersa les Cosaques.

« Le maréchal **NEY**, ayant remplacé **OUDINOT** dans son commandement du 2e corps, avait rencontré, dit **THIERS**, un lieutenant digne de lui, c'était le général **MAISON**, son égal en bonne santé, en bonne humeur, en intrépidité et joignant à toutes les qualités du soldat une rare sagacité militaire. Tous deux s'entendaient parfaitement. »

NAPOLEON, qui avait placé le 2e corps à l'avant-garde pour passer la Bérézina, comptant sur l'intelligence de ces deux chefs et sur la bravoure de leurs hommes, leur avait encore confié un poste d'honneur : le 2e corps formait l'arrière-garde de l'armée.
Le 30, il atteignit Pletchenitzy.
Là, il fut assailli par le général **PLATOW**, qui dirigeait la poursuite.
En encombrement effroyable se produisit à l'entrée du village et, pendant un moment, **NEY** et **MAISON** furent dans l'impossibilité de se mouvoir et de faire agir leur artillerie.
Ayant réussi à se débarrasser, ne se trouvant plus qu'à la tête d'un millier d'hommes, ils parvinrent, heureusement secourus par douze mille Polonais, à repousser les Russes. Dans cette affaire le sous-lieutenant **VILCHAIR** du 37e fut blessé.
La marche en retraite continue.
Le froid, qui avait un moment fléchi avant le passage de la Bérézina, avait repris depuis ; le thermomètre descendit jusqu'24° Réaumur.
Sur cette route de neige glacée, les hommes qui tombaient n'avaient plus la force de se relever et, aux bivouacs, on en trouvait le matin qui étaient morts de froid ou les pieds brûlés par le feu.
Ils luttèrent encore, soutenus par leurs infatigables chefs, **NEY** et **MAISON**, et battirent les Russes, le 4 décembre, à Molodeczno.
Là finit, pour cette période, l'histoire du 37e.
Pendant toute cette marche en retraite, le Régiment n'est représenté que par quelques hommes dans ce corps d'armée dont l'effectif, s'élevant encore à huit ou dix mille hommes le 28, n'était plus que de cinq à six cents hommes dans les derniers jours qui précédèrent l'arrivée de l'armée à Wilna (8 décembre).

Le 2e corps, comme le 1er, le 3e, le 4e et le 9e, acheva de se dissoudre sous l'action d'un froid sans cesse croissant (*le thermomètre était descendu au-dessous de 30° Réaumur),* et sous l'action d'une marche sans repos. Les hommes sans nourriture, sans chaussures, sans vêtements, obligés de s'envelopper les pieds et le corps dans des morceaux de chiffons, de couvertures et de peaux d'animaux finirent par s'en aller chercher de quoi se nourrir, se chauffer ou mourir.
Ceux qui ne périrent pas, ou bien regagnèrent leurs pays à travers l'Allemagne et la Pologne, ou bien vinrent rejoindre les cadres aux points de ralliement qui furent donnés.
Les officiers, une trentaine par régiment, et les sous-officiers porteurs de drapeaux avaient en effet reçu l'ordre de se rallier derrière La Vistule ; ceux du 37e avec ceux des 2e et 3e corps, à Marienbourg.

Les restes de la Grande-Armée, après s'être arrêtés deux jours à Wilna, les 8 et 9 décembre, avait gagné le Niémen.
Là, **NEY** et **GERARD,** avec cinq cents hommes, livrèrent un dernier combat pour arrêter une dernière fois les Russes.
Laissés presque seuls avec quelques officiers, ils n'eurent plus qu'à songer à leur sûreté personnelle, et, suivant le lit encaissé et fortement gelé du fleuve, ils parvinrent à de dérober à l'ennemi.
A dater de ce moment, il n'y a plus un seul corps d'armée, la retraite s'achève par petites bandes éparses, fuyant à travers les plaines de la Pologne devant les dernières courses de Cosaques.

Telle fut cette lamentable épopée dans laquelle plus de trois cent mille hommes périrent par le feu, le froid et la misère.

Le 37e avait perdu presque tous ses hommes et un bon nombre de ses officiers.
Il avait eu du moins l'honneur avec le 2e corps dont il faisait partie, après avoir immobilisé et écrasé une partie de l'armée russe devant Polotsk, d'apporter à la Grande-Armée revenant de Moscou un appoint assez solide pour la sauver d'une effroyable catastrophe à la Bérézina et, tant que cela lui fut possible, couvrir sa retraite. Aussi à la tristesse que l'on éprouve en songeant aux souffrances et à la mort de tant de braves restés ensevelis dans les plaines glacées de la Russie, se mêle du moins la consolation de savoir que sur eux, comme sur ceux qui ont survécu à tant de misères, plane une auréole internissable de gloire.

CHAPITRE XXII

CAMPAGNE DE SAXE
1813

PREMIERE PERIODE
17 mars-3 juin 1813

Origine

Réorganisation du Régiment

L'année 1813 commença pour la France sous de bien fâcheux auspices : à peine les glorieux débris de notre armée, revenant de Russie, eurent-ils franchi la Vistule et commencé à se réorganiser qu'une nouvelle coalition éclata contre **NAPOLEON**, formée entre le Czar, l'Angleterre, la Suède et la Prusse.
La guerre est déclarée le 17 mars.
Elle se divise en deux périodes :
Dans la première, l'Empereur, combattant avec cent cinquante mille hommes, presque tous jeunes conscrits, contre plus de cent soixante mille Prussiens et Russes déjà exercés, remporte en moins d'un mois de succès foudroyants qui lui rendent tout son prestige aux yeux de l'Europe stupéfaite.
Pendant cette première période, le 37e, de même que les autres corps, n'a pas pris une part active à la guerre, il s'est peu à peu reformé.
De Marienbourg, point de concentration qui leur avait été donné, les restes du 2e corps, avec **VICTOR** pour chef, s'étaient portés sur l'Oder ; ils étaient à Custrin le 24 janvier.
Le 37e, à cette époque, n'a qu'un seul bataillon (le 2e) ; le 15 avril, avec le 2e bataillon du 19e, il forme le 39e régiment provisoire.
Ce régiment fait partie de la 1re division du 2e corps, laquelle est envoyée à Bernbourg pour couvrir les défilés de la basse Saale.
Au commencement de juin, le 2e corps tout entier (seize régiments d'infanterie) est cantonné sur les bords de l'Oder, aux environs de Grossen, pour achever de s'y instruire et pour s'y approvisionner.
Le 37e est réformé avec les 1er, 2e et 4e bataillons, commandants d'**HAR**, **SINGRY** et **MESLIN**.
Le 3e bataillon est partagé pour se joindre aux garnisons des places de Magdebourg et de Custrin.

Ancestramil

DEUXIEME PERIODE
août-4 novembre 1813

Origines

Le Régiment, toujours sous les ordres du colonel **FORTIER**, est à la 4e division, général **DUBRETON**, 2e brigade, général **BRUN**.
Au moment où la deuxième période de la campagne va s'ouvrir, à la rupture de l'armistice de Pleswitz, **NAPOLEON** a cinq cent mille hommes à opposer aux huit cent mille des alliés auxquels s'est jointe l'Autriche.
Les coalisés ont formé trois grandes armées : une, sur notre droite, en Bohême ; une autre, en face de nous, en Silésie ; une troisième, à notre gauche, du côté de Berlin.
L'empereur prend l'Elbe pour ligne de défense et dispose ses corps comme suit : **GOUVION-SAINT-CYR**, face aux débouchés de l'Elbe, gardant les passages venant de Bohême et de Saxe ; **VANDAMME**, à sa gauche, pour garder les défilés de Bohême aboutissant en Lusace ; enfin, **VICTOR** à Zittau, au pied des monts de Bohême.
D'autres corps sont à l'extrême gauche sur la Bober, à Bautzen.

Bataille de Dresde
27 août 1813

C'est à Wittemberg, où il était depuis le 8 juillet (le 37e avec la division **DUBRETON** était campé à Furstemberg), que, le 8 août, **VICTOR** reçoit l'ordre de se rendre à Zittau.
Il y arriva le 18, et, le 20, **NAPOLEON** vint lui-même disposer son corps ainsi que celui de **PONIATOWSKI** à l'entrée du défilé, en leur enjoignant de résister au moins trois jours aux plus fortes attaques.
Tout à coup, le 21, l'armée de Silésie, commandée par **BLÜCHER**, violant l'armistice, attaque notre gauche. Elle est vigoureusement repoussée par **NEY**.
Toutefois, l'Empereur ne s'attend pas à une attaque de ce côté et il apprend en effet, le 22, que toute l'armée de Bohême (Prussiens, Russes, Autrichiens, deux cent cinquante mille hommes, sous **SCHWARTZEMBERG**) marche en quatre colonnes sur Dresde.
Ordre est aussitôt donné à la Garde, à **MARMONT**, à **VICTOR** de se replier sur Dresde pour se joindre à **SAINT-CYR** qui défend la place.
Le 24, au matin, **VICTOR** se met en marche, et, le 26, son corps d'armée arrive harassé à deux lieues de Dresde.
Ordre est aussitôt donné à la Garde, à **MARMONT**, à **VICTOR** de se replier sur Dresde pour se joindre à **SAINT-CYR** qui défend la place.
Le 24, au matin, **VICTOR** de met en marche, et, le 26, son corps d'armée arrive harassé à deux lieues de Dresde.
Le canon tonne, c'est la première attaque des Prussiens de l'armée de **SCHWARTZEMBERG**.
Des sorties vigoureuses, exécutées sur plusieurs points, les forcent à reculer.
Le duc **de BELLUNE** envoie demander à l'Empereur s'il doit marcher au canon et reçoit l'ordre de se porter sur la ville.
Malgré leur extrême fatigue et une pluie diluvienne, les troupes se remettent en marche à neuf heures du soir. A minuit, elles sont aux portes de Dresde et passent la nuit en colonnes serrées sur la route.
Le lendemain, 27 août, le 37e avec le 2e corps va prendre part à la bataille de Dresde, bataille décisive où luttèrent cent vingt mille Français contre deux cent mille alliés.

« Le 26, à la fin de la journée, **NAPOLEON**, monté dans un clocher d'où l'on aperçoit très distinctement le demi-cercle de hauteurs la ville, avait tout à coup imaginé une des plus belles manœuvres qu'il eût jamais exécutées.

A notre gauche, les Russes, formant l'extrême droite des coalisés, étaient rangés entre l'Elbe et le Gross-Garten.
Un peu moins à gauche, en s'approchant du centre, étaient les Prussiens, sous le général **KLEIST**, repliés sur les hauteurs de Strehlen.
Tout à fait au centre, une partie des Autrichiens, vis-à-vis de la porte de Freyberg, sur les hauteurs de Plauen. Là, entre le centre et la gauche ennemie, on découvrait une gorge étroite et profonde servant de lit à la petite rivière de Weisseritz.
C'est au-delà de cette gorge qu'était rangée la plus grande partie des Autrichiens, séparés du reste de l'armée par une sorte de gouffre à travers lequel il était impossible de les secourir. **NAPOLEON**, saisissant d'un coup d'œil les avantages de cette position, résolut de renforcer notre droite, le roi de Naples, de tout le corps de **VICTOR**, de le lancer par un détour à droite et d'une manière foudroyante sur les Autrichiens pour les précipiter dans la gorge de Plauen. Après avoir ainsi détruit la gauche des coalisés, il écraserait leur droite en lançant entre elle **NEY** avec la jeune Garde. »
Le **27**, à la faveur de la pluie qui n'avait pas discontinué depuis la veille et d'un brouillard épais, commencèrent les premiers mouvements.
A sept heures du matin, le duc **de BELLUNE** reçut l'ordre de mettre en marche le 2e corps et de le porter sur la route de Freyberg. Les troupes traversèrent Dresde aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! » et les habitants de cette ville durent voir avec admiration nos soldats courir plutôt que marcher à l'ennemi.
L'aile gauche qui devait attaquer le 2e corps occupait le plateau qui domine Dresde du côté de Freyberg avec trente mille hommes, deux mille cinq cent chevaux et cinquante canons.
La 4e division, division **DUBRETON**, tête de colonne à laquelle appartenait le 37e, arriva à neuf heures sur le champ de bataille.
Quand **MURAT** parut avoir gagné assez de terrain sur la gauche autrichienne, **VICTOR** donna le signal de l'attaque, et les brigades, formées par bataillons en masse à distance entière sur deux lignes, marchèrent d'un pas rapide, mais dans le plus grand ordre, sur les trois villages de Tölschen, de Rosthal et de Gorbitz. Accueillis d'abord par le feu meurtrier de cinquante pièces de canon, puis, dès qu'ils furent plus rapprochés, par le feu de mousqueterie des Autrichiens, nos soldats, conduits par des officiers vigoureux, s'avancèrent sans hésiter sous cette grêle de boulets et de balles.
Le 37e, avec la 2e brigade, se dirige sur Töltschen.
Malgré les difficultés inouïes d'un terrain coupé, de petits ravins, de haies, de jardins dont les murs en terrasses ressemblaient à autant de retranchements, les villages sont abordés et enlevés à la baïonnette en un clin d'œil, aux cris de : « Vive l'Empereur ! »
Déconcertés par une attaque aussi franche, les Autrichiens se retirent, mais ne tardent pas à se reformer en arrière sur un terrain dont la pente en glacis leur offre une position très avantageuse.
A ce moment, tandis que Murat lance sa cavalerie, le général **DUBRETON**, qui a dépassé avec sa division le village de Rosthal, tombe sur eux au pas de charge, les armes ne faisant plus feu à cause de la pluie.
A deux heures, l'aile gauche n'existait plus.
Presque tous les Autrichiens culbutés, sabrés, durent mettre bas les armes et furent faits prisonniers avec leurs généraux, leurs canons, leurs drapeaux.
Pendant que **MURAT** et **VICTOR** écrasaient la gauche des ennemis, leur aile droite était mise en déroute par **NEY** et la Jeune Garde, de sorte qu'à trois heures la victoire était assurée et les coalisés battaient en retraite vers la Bohème, laissant sur le champ de bataille dix-huit drapeaux, quarante canons et quarante mille hommes, dont vingt mille prisonniers.
Nous avions perdu huit à neuf cents hommes.
Le 37e avait eu un officier tué : le capitaine **CARTOUX** ; un officier et deux sous-officiers blessés : le lieutenant **RAPPE** et les sergents-majors **PANTIN** et **POUPON**.

Dans son rapport du 7 septembre 1813, le duc **DE BELLUNE** écrivait :

« Le 27 août, soldats et officiers de tous grades ont rivalisé de valeur ; MM. Les généraux de division **DUBRETON** et **DUFOUR**, MM. Les généraux de brigade **BRUN** et **FERRIERE** ont conduit eux-mêmes leurs voltigeurs. A la tête des troupes qui ont abordé l'ennemi à la baïonnette, ils ont dirigé la bravoure encore inexpérimentée de nos jeunes soldats.
Dans cette journée, ils ont donné une » nouvelle preuve de leur ancien dévouement à l'Empereur et aussi de leur grande habitude de la guerre par leur manière d'exécuter une manœuvre difficile. »

Toutefois, le journal de l'Empereur du 7 septembre ne relatant que d'une manière générale la brillante conduite du 2e corps, le duc **de BELLUNE** osa protester respectueusement dans une lettre adressée au roi de Naples, lettre qui ne fait que rehausser encore la valeur des troupes sous ses ordres :

« Sire,
« Le journal de l'Empereur du **7** publie les opérations de l'armée impériale jusqu'au 30 août.
J'ai lu ce rapport avec l'intérêt qu'il mérite ; je croyais y voir la conduite que le 2e corps a tenue à la bataille de Dresde, puisque Sa Majesté a daigné le charger d'une attaque principale d'une difficulté extrême contre un ennemi qui lui était très supérieur, qu'il l'a fait avec un courage et un succès remarquables, et qu'enfin c'est lui qui a fixé la victoire de cette journée, attendu que, après avoir culbuté toute la gauche de l'armée ennemie et fait plus de six mille prisonniers, il a permis à la cavalerie du 1er corps de couronner sans efforts les avantages qu'il venait d'obtenir ; je croyais, dis-je, que le 2e corps serait cité honorablement dans ce rapport.
Cet oubli sera senti très vivement par ce corps d'armée.
Il attendait de la justice et de l'impartialité connues de votre Majesté, témoin de son action, d'être traité plus favorablement, et comme il le méritait.
Il sera plus sensible à cet oubli qu'à la privation des récompenses dont les autres corps sont comblés.
Le roi de Naples est trop juste pour ne pas excuser ma plainte et en apprécier les motifs. »

Bataille de LEIPZIG
16, 17 et 18 octobre 1813

Après Dresde, le 2e corps fut envoyé par **NAPOLEON** à Freyberg, puis à Chemnitz pour barrer la route de Leipzig à l'armée de Bohême.
Ayant remporté quelques succès sur les lieutenants de **NAPOLEON**, les alliés avaient pris la résolution de se réunir et de marcher sur Leipzig pour nous couper la retraite.
L'Empereur y appela alors toutes ses forces. Presque tous les corps sont arrivés le 15 au matin.
L'Empereur y est en personne et y passe la revue du champ de bataille.
La ville se trouve au confluent de trois rivières, l'Elster et la Pleisse au Sud, la Partha au Nord.
C'est entre elles que va se livrer la 16, et surtout le 18, une des plus effroyables batailles des temps modernes.

Première journée, 16 octobre
Bataille de Wachau

Murat a sa droite, **PONIATOWSKI**, appuyée à la Pleisse, au village de Kleeberg ; son, **VICTOR**, à Wachau ; sa gauche, **LAURISTON**, à Liebertwolkowitz, entre eux sa cavalerie.
En face de lui, les Prussiens de Kleist et les Russes de Wittgenstein entre Gröbern et Gross-Pössnau. **NAPOLEON** approuve les dispositions prises par **MURAT** et le renforce, en doublant respectivement de la droite à la gauche les corps déjà en ligne, par **AUGEREAU**, la Garde et **LATOUR-MAUBOURG**, **MACDONALD**.
En tout cent quinze mille hommes contre cent soixante mille alliés.

Amicale Napoléonienne

Pour se garder contre **BLÜCHER**, **NAPOLEON** fait occuper les fortes positions de Mœkern, à l'ouest de ka Partha, par **MARMONT** qui doit se rallier par **NEY**, **SOUHAM**, **DOMBROWSKI** et **REYNIER** qui vont arriver à la gauche de **MURAT**.
En tout, de ce côté, soixante-quinze mille hommes contre six mille.
Enfin notre ligne de retraite (route de Leipzig à Mayence ; ponts sur l'Elster) était gardée par **MARGARON** et **BERTRAND**.
En résumé, **NAPOLEON** avait à peine cent quatre-vingt-dix mille hommes à opposer aux alliés forts de deux cent vingt mille hommes, mais qui, par l'arrivée de **BERNADOTTE** et de **BENNIGSEN**, pouvaient voir leur nombre porté à trois cent trente mille !
Dans cette journée du 16, une animation extraordinaire régnait dans les esprits..
Tous sentaient que quelque chose de formidable allait se passer.
La devise du 37e était sur toutes les lèvres :
« Il fallait vaincre ou mourir ! ».
« Plus de cinq cent mille hommes allaient en venir aux mains… Trois mille pièces de canon allaient ébranler la plaine. »
Le 16, à neuf heures du matin, la bataille s'engage par une épouvantable canonnade.
L'armée de Bohême, en quatre colonnes, marche sur nos positions.
Le village de Kleeberg est enlevé, mais, à Wachau et à Liebertwolkowitz, on résiste avec la dernière opiniâtreté.
Le prince **EUGENE DE WURTEMBERG** avec la deuxième colonne, infanterie russe et division prussienne de **KLÜX**, s'avance sur Wachau sous une grêle de mitraille.
Cinq fois, en deux heures, l'ennemi s'en empare ; cinq fois les divisions du 2e corps fondent sur lui et le repoussent ; « le village n'est plus qu'un monceau de ruines et de cadavres. »
Il est midi ; nous sommes presque partout victorieux.

Les alliés ont douze mille hommes hors de combat, nous six mille.
Dans cette première partie de combat, le 2e corps a, pour ainsi dire, soutenu seul le choc principal et résisté avec une énergie admirable à l'attaque dirigée par Wachau.
Son rôle n'est pas terminé, la fin de la journée sera plus brillante encore.
Au moment où nous sommes victorieux à Wachau, à midi, le canon retentit tout à coup sur notre gauche et notre droite.
C'est **BLÜCHER** qui attaque au nord et **GIULAY** au sud-ouest. **MARMONT**, **NEY**, **MACDONALD** et **BERTRAND** leur résistent et **NAPOLEON** se décide à prendre une offensive vigoureuse contre l'armée de Bohême.
Tandis que **MACDONALD** marchant sur Klénau doit le rabattre à gauche en tournant sa droite, deux colonnes partent de Lieberywolkowitz et de Wachau.
Le signal est donné.
Placée entre les deux colonnes et dirigée par **DROUOT**, la batterie de la Garde, cent cinquante pièces de canon, fait un feu épouvantable.
MORTIER repousse **GORTSCHAKOFF** sur Gulden-Gossa et **VICTOR**, auquel s'est joint **OUDINOT** avec deux divisions de la jeune Garde, refoule le prince **EUGENE DE WURTEMBERG** sur la bergerie d'**Avenhayn**.
Les alliés ont perdu toute la largeur du champ de bataille et n'attendent des renforts que pour trois heures. Les souverains se décident alors à engager toutes leurs réserves.
VICTOR et **MORTIER** sont chargés par les cuirassiers russes.
Rapidement formés en carrés, ils les reçoivent sans reculer et par un feu imperturbable les renversent sur les cadavres de leurs chevaux.
Puis, dix mille cavaliers de **RAJEFFSKY** viennent se placer comme une longue muraille entre la bergerie d'Avenhayn et le bois de l'Université.
DROUOT imagine de diriger toutes les pièces sur cette magnifique infanterie, et bientôt
« sous le feu de nos canons les grenadiers russes tombent comme des pans de terre. »

Lorsqu'ils paraissent suffisamment ébranlés, le général **DUBRETON**, à la tête de sa division, s'élance à la baïonnette sur la bergerie, l'emporte et s'y maintient jusqu'au soir.
A sa gauche, **MAISON**, sous les ordres duquel le 37e avait fait la retraite de Russie, atteint de plusieurs coups de feu, couvert de sang, ayant eu trois chevaux tués sous lui, luttait désespérément pour arracher Gulden-Gossa aux Russes.
Encore une charge de cuirassiers, une dernière attaque de **MAISON** et la nuit tombe sur ce champ de bataille où gisent plus de soixante mille hommes, vingt-six mille Français, quarante mille alliés !
Sur notre droite, à Lindenau, **MARGARON** restait maître du champ de bataille ; en arrière à Moekern, **MARMONT** avait soutenu un combat non moins acharné que celui de Wachau et ne s'était retiré que pour prendre une position favorable.

Journée du 17

Le lendemain**, 17, NAPOLEON** n'a plus que cent cinquante mille hommes dont dix mille Saxons en qui il n'a guère confiance. Les coalisés, auxquels sont venus se joindre **BENNIGSEN** et **BERNADOTTE**, en trois cent mille.
L'Empereur prend dès lors le parti de se retirer dans la nuit du 17 au 18.
A deux heures du matin, il prescrit au 2e corps et à tous ceux qui ont combattu la veille au sud de Leipzig de venir former un cercle plus resserré autour de la ville, sur le plateau de Probstheyda. **MARMONT**, **NEY**, **MACDONALD** et la Garde fermaient le cercle.

Journée du 18
Bataille de Probstheyda

Le 18, dès la pointe du jour, trois colonnes ennemies, fortes d'environ soixante mille hommes, s'avancent contre les quatre-vingt mille hommes que **NAPOLEON** a placés pour les recevoir.
Vers notre droite, le prince de **HESSE-HOMBOURG** s'avance sur Doelitz, défendu par **AUGEREAU** et **PONIATOWSKI** ; au centre, **WITTGENSTEIN** et **KLEITZ** marchent sur **Probstheyda** où se trouvent **VICTOR** et la Garde : enfin, à gauche, **KLENAU**, **BUBNA** et **BENNIGSEN** sur Stötteritz contre **MACDONALD**.
Le 2e corps est encore placé au point où s'engagera la lutte principale, **Probstheyda** formant le saillant de la ligne de défense.
En arrivant devant les trois villages, les coalisés, après avoir refoulé les avant-gardes qui se retirent en défendant le terrain pied à pied, trouvèrent devant eux des lignes immobiles, imposantes qu'il y avait peu de chances de faire céder.
Ils l'essayent, mais en vain, avec une énergie désespérée.
AUGEREAU seul, à Doelitz, est obligé de reculer jusqu'à Connevitz.
Midi sonne, le canon de **BLÜCHER** et de **BERNADOTTE** retentit au loin et celui de Giulay au sud, dans la plaine de Lützen.
C'est le signal d'une attaque furieuse sur Probstheyda.
Les Prussiens de **KLEIST** s'élancèrent les premiers au pas de charge sur le village.
DROUOT, rangé en avant, les attend avec son artillerie, **VICTOR** avec son infanterie.
DROUOT les laisse approcher, puis les couvre de mitraille et les précipite confusément les uns sur les autres. Ils se remettent en rang et, animés d'une véritable rage patriotique, marchent une deuxième fois sur Probstheyda et parviennent à y entrer.
Mais **VICTOR** est là ; à la tête de ses divisions, il les reçoit à la baïonnette, les arrête et les chasse du village. Les Prussiens se reforment en arrière et, rejoints par les Russes de **WITTGENSTEIN,** s'élancent tous ensemble à un troisième assaut : **VICTOR** appelle **LAURISTON**, fond à la baïonnette sur eux, et, après un combat corps à corps, par un suprême effort, les refoule hors du village sous le feu foudroyant de l'artillerie de **DROUOT**.
A gauche, **KLENAU** n'avait pu s'emparer de Stötteritz et avait échoué dans une attaque sur Probstheyda. Bennigsen n'avait pas été plus heureux.

Quant à **BLÜCHER** et à Bubna, malgré la défection des Saxons, on leur avait tenu tête, et cette bataille, dite « des Géants », se termine, sur toute la ligne, par une épouvantable canonnade arrêtée seulement par la nuit qui nous trouve sur les mêmes positions.
Cinquante mille hommes restaient sur le champ de bataille, vingt mille Français et trente mille alliés.

On a vu avec quelle valeur le 2e corps a combattu.
Placé au point décisif à Probstheyda comme à Wachau, grâce à son énergie, il a résisté à un ennemi trois fois plus nombreux. Mais dans cette lutte inégale ses régiments avaient subi des pertes effrayantes.
Trente et un officiers du 37e étaient hors de combat, à savoir : le **16**, le major **SPEELMANN** ; les chefs de bataillon **MESLIN** et **SINGRY** (fait prisonnier) ; les capitaines **VIAL**, **CROSS**, **ALEXANDRINI**, **RICHARD**, **PELLETIER**, **PRUNIER**, **BARILLON**, **RAGUET DE BRIANÇON** (fait prisonnier) ; les lieutenants **ROUX**, **GENET**, **NEISS**, **CHOQUET**, **GREMEAUX**, **ROUGEMAITRE** ; les sous-lieutenants **SACOMAND**, **MEIGE**, **JAUFFRET**.
Le 18, étaient tués : le capitaine **GENIN** et les lieutenants **CHARMVILLE** et **VERPILLAGE** ; étaient blessés : les capitaines **LANJUINAIS**, **DUVAL** et **BARILLON** (blessé le 16) ; les lieutenants **MALAVAL**, **HUMBERT**, **PELISSIER**, **CHOQUET** (blessé le 16) et **VILLEMAIN** (fait prisonnier) ; les sous-lieutenants **LAURE**, **VILCHAIR** et **SACOMAND** (blessé le 16).
Nombre d'hommes et de sous-officiers étaient tombés aux côtés de leurs chefs. Parmi eux l'adjudant **BOUCHAIN**, les sergents **LANCE**, **TOURNAY**, **BLANC** et **MATTARD**.
Ce dernier fut décoré quelques jours après pour sa belle conduite.

Dans cette terrible bataille où l'on agissait par masses, les actions d'éclat de chacun ne pouvaient qu'être difficilement remarquées ; aussi le nombre des victimes est une preuve du courage et de l'abnégation de tous devant le danger.
« Cette épouvantable étendue de carnage, dit **THIERS**, ne troublait pas plus le visage de **NAPOLEON** que le cœur de nos soldats exaltés, pour ainsi dire, par la solennité d'une bataille sans égale dans l'histoire, bataille dans laquelle cinq cent mille hommes s'étaient disputé pendant trois jours l'empire du monde. »

Les braves du 37e s'étaient battus comme des lions, et on avait vu des officiers blessés à Wachau le 16, marcher encore au feu et recevoir de nouvelles blessures à Probstheyda le 18.
Tous semblaient s'être inspirés de cette noble parole d'un des héros de ces journées, leur ancien général, **MAISON**, qui, entraînant ses troupes au combat, s'était écrié :
« C'est la dernière journée de France, il faut que nous soyons tous morts ce soir ! »
Si le nom de Leipzig n'est pas inscrit en lettres d'or sur le drapeau du Régiment, qu'il soit du moins gravé de nos cœurs ; et nous, les descendants de ces héros, souvenons-nous qu'en tombant sur ce champ de bataille ils ont fourni à l'histoire du 37e une de ses plus belles pages.

Combat de Hanau
30 octobre

Après Leipzig, **NAPOLEON**, bien que victorieux, ne pouvait, avec les cent mille hommes qui lui restaient, continuer la lutte contre un ennemi sans cesse grandissant.
Il ordonne la retraite.
Elle s'effectue le lendemain par la route de Lützen.
Le 2e corps passe dans les premiers et échappe heureusement au désastre de l'Elster, et, par Erfurth et la Thuringe, l'avant-garde de l'armée arrive dans la vallée du Main.
Le 29, on apprit la présence de l'ennemi.

C'était une armée austro-bavaroise de soixante-dix mille hommes (le roi de Bavière trahissant **NAPOLEON** était entré dans la coalition qui, sous le commandement du général **de WREDE**, le même qui avait combattu avec nous à Polotsk, cherchait à nous barrer à Hanau la route de Mayence.
On repousse les tirailleurs de l'avant-garde ennemie, et, le 30, à neuf heures du matin, l'Empereur jette cinq mille tirailleurs avec la cavalerie de Sébastiani dans la forêt qui couvre les approches de Hanau.
Le duc **de TARENTE** prend le commandement de cette ligne.
Le général **CHARPENTIER** dirige l'attaque à droite, et le général **DUBRETON** à gauche.
« Nos tirailleurs s'engagent sur les pas des Bavarois ; ils les poussent d'arbre en arbre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin dans les ombres de la forêt et la bataille commence comme une grande partie de chasse. »
Bientôt ils arrivent à la lisière, mais alors ils aperçoivent une ligne de quarante mille hommes, protégés par quatre-vingts bouches à feu. **NAPOLEON** ordonne à **DROUOT** de mettre ses pièces en batterie.
Cinquante canons sont bientôt en ligne et répondent à l'artillerie bavaroise**.**
DE WREDE lance ses cavaliers sur la batterie de **DROUOT** et, en même temps, essaie de tourner notre gauche. **NANSOUTY** vole au secours de **DROUOT** avec la cavalerie de la Garde, tandis que le général **DUBRETON** avec deux mille tirailleurs contient l'ennemi à gauche.
De **WREDE** tente un dernier effort.
Il est reçu et repoussé par les grenadiers de la Garde.
Il est cinq heures ; la retraite des Autrichiens commence.
Elle dégénère bientôt en une complète déroute.
Six généraux tués ou blessés, dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers, des drapeaux, des canons, étaient le résultat de cette journée.
On avait lutté un contre sept et nous n'avions eu que cinq cents hommes tués ou blessés.
Toutefois le général **DUBRETON** avait été blessé et un officier du 37^{e}, le lieutenant **GAUCHE**, avait été tué.
La route de Mayence était ouverte.
Le 4 novembre, le 2^{e} corps y faisait son entrée.
Ainsi se terminait cette mémorable campagne : **NAPOLEON** devait son salut à la bravoure, à l'héroïsme de ses soldats et aussi à son génie.
Toutefois, il avait dû battre en retraite, poursuivi par des forces auxquelles il ne lui était plus possible pour le moment de résister.

Défense de la ligne du Rhin
Réorganisation des corps

La lutte n'est donc qu'interrompue.
Les coalisés marchent sur la France, il faut garder les frontières.
Le 2^{e} corps est chargé de la défense de la ligne du **Rhin** avec **MARMONT** et **MACDONALD**. Le **DUC DE BELLUNE** est à Strasbourg.
Mais, en combattant sur les champs de bataille de Dresde, de Leipzig, de Hanau, les régiments de son corps d'armée se sont singulièrement affaiblis.
Une réorganisation s'impose : les premiers bataillons restent seuls à l'armée, les 2^{e} et 4^{e} versent dans les premiers tous les hommes et les cadres nécessaires pour les compléter.
C'est ainsi qu'en novembre, la division **DUBRETON** se trouve reconstituée avec les douze premiers bataillons qui composaient le 2^{e} corps.
Le 1er bataillon du 37^{e} forme avec celui du 56^{e} le 2^{e} régiment provisoire (colonel **DELAHAYE**). Il est à la 1re brigade, général **JANIN**.
Le 11 décembre, le général **DUBRETON** malade passe le commandement de sa division au général **DUFOUR**.
Les débris des 2^{e} et 4^{e} bataillons du 37^{e} rentrent au dépôt à Besançon.

Ancestramil

Le 1er bataillon reste ainsi sur les bords du Rhin jusqu'aux premiers jours de janvier.
A cette époque, l'armée des alliés entre en France ; une nouvelle campagne commence.

Custrin
13 février 1813 – 20 mars 1814
Magdebourg
20 octobre 1813 – 14 mai 1814

Avant d'en entreprendre le récit, il nous faut encore jeter un regard en arrière, bien loin au delà du Rhin.
Au moment où le 37e s'était reformé en juillet 1813, le 3e bataillon en avait été détaché pour se joindre aux garnisons de Custrin et de Magdebourg.
Tandis que leurs camarades étaient rentrés en France, officiers et soldats de ce bataillon enduraient toutes les souffrances d'un long siège avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant.
A Custrin, où commandait en chef le général **FORMIER** d'Albe, deux compagnies du Régiment formaient avec des débris du 2e corps le 2e régiment provisoire, sous les ordres du major du **RYE** du 37e.
Le 13 février 1813, la ville fut mise en état de siège par le prince **EUGENE**.
Elle ne capitula que le 20 mars 1814.
A Magdebourg, deux autres compagnies, comme tout le reste de la garnison, excitèrent l'admiration du commandant de la place, général **LEMARROIS**.
Le blocus, déclaré dans les derniers jours d'octobre, dura jusqu'au 14 mai 1814, et le général dans son rapport écrivait :
« C'est une longue série d'épreuves toutes admirablement supportées par des troupes animées d'un excellent esprit, instruites et disciplinées. »
En mai, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre et les compagnies du 37e revinrent au dépôt à Besançon.

****

CHAPITRE XXIII

CAMPAGNE DE FRANCE
1814

L'INVASION

Les alliés, lancés à la poursuite de **NAPOLEON** depuis Leipzig, n'ont pas tardé à arriver sur le Rhin.
Vers le milieu de décembre, l'invasion commence.
Trois grandes armées, réparties en plusieurs colonnes, envahissent la France, avec Paris comme objectif :
1° L'armée du Nord, cent mille Prussiens, Russes, Suédois et Saxons, sous **BERNADOTTE**, doit traverser la Belgique pour gagner la vallée de l'Oise ;
2° L'armée de Silésie, cent trente mille Prussiens, Russes et Wurtembergeois, sous BLÜCHER, débouche par Mayence pour se porter sur la Lorraine ;
3° L'armée de Bohême, cent soixante mille Autrichiens, Prussiens et Bavarois, sous **SCHWARTZEMBERG**, violant la neutralité de la Suisse, franchit le Rhin à Bâle et, par la Haute-Marne, se dirige sur la vallée de la Seine.
Ces trois armées étaient suivies par une réserve de cent soixante mille hommes, sous **BARCLAY DE TOLLY**.

Ancestrami

NAPOLEON a cent trente mille hommes à peine à opposer aux cinq cent mille hommes de la coalition. **VICTOR**, **NEY**, **MARMONT**, **MACDONALD**, gardent le Rhin ; **MORTIER** est sur la **Haute-Marne** ; **MAISON**, à **Anvers**. Défalcation faite des troupes laissées dans les places, il lui reste soixante mille hommes pour ouvrir la campagne.
C'est dans la lutte contre **l'armée de Silésie** et surtout contre **l'armée de Bohême**, que nous allons retrouver le 37e.
Le 1er bataillon, commandant **HENON**, au 2e corps, sera engagé avec le gros de ses armées ; les 2e et 4e, colonel **FORTIER**, à Besançon, seront chargés avec la garnison de la place, commandée par le général **MARULAZ**, de défendre la ville, assiégée par une colonne de l'armée de Bohême sous le prince de Lichtenstein.
« Après plus de vingt ans de triomphes inouïs, l'Empire, par un terrible revirement de fortune se trouve envahi ! **NAPOLEON**, suppléant au nombre par l'activité, l'audace et le courage, allait lutter en désespéré. Quelques enfants sans instruction, sans habits et sans armes, jetés dans les rangs de quelques vieux soldats épuisés de fatigue, mais tous ayant le sang français dans les veines, allaient disputer la France à l'univers irrité et accomplir des prodiges. »

Opérations auxquelles le 1er bataillon prend part Contre les armées de Silésie et de Bohême

Premières opérations

Le duc **de BELLUNE**, avec le 2e corps (huit mille cinq cents hommes) et le 5e corps de cavalerie, observait le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Strasbourg.
Le 1er bataillon du 37e, sous les ordres du commandant **HENON**, est à la 1re division, général **DUHESMES**, 1re brigade, général **CHATAUX**, gendre du duc **de BELLUNE**.
Le 3 janvier, une des colonnes de l'armée de Bohême, sous **WITTGENSTEIN**, passe le Rhin.
VICTOR craint, ses soldats manquant de tout et la caisse du 2e corps ne renfermant pas un centime, de ne pouvoir résister ; il se retire sur Saverne.
Là, il voulait attendre **MARMONT**, dont il était séparé par l'armée de Silésie.
Le duc **de RAGUSE** ayant été obligé de combattre, **VICTOR** se porte à Baccarat et envoie la division **DUHESMES**, dont le 37e fait partie, en première ligne à Raon-l'Etape, puis de Raon sur Saint-Dié avec la cavalerie du général **L'HERITIER** ; une autre colonne marche sur Epinal.
DUHESMES donne en route dans le corps du général **DE WREDE** et est obligé de battre en retraite sur Saint-Michel et Rambervillers.
Menacé ainsi sur son front, le 2e corps l'est sur sa droite par le corps du prince de Wurtemberg qui occupe la Haute-Marne, et **NEY** prévient **VICTOR** que l'armée de Silésie cherche à le couper.
VICTOR rassemble alors toutes ses forces et se retire sur Nancy, où il opère sa jonction avec **NEY** et **MARMONT**.
Les trois maréchaux vont avoir à lutter contre une colonne de l'armée de Silésie, commandée par **SACKEN**. Le 12 janvier, en apprenant l'arrivée de l'avant-garde ennemie aux portes de Nancy, **NEY** et **VICTOR** reculent sur Toul, sans détruire les ponts sur la Moselle.
Puis **NEY** se retire sur Bar-le-Duc, et **VICTOR**, resté seul, craignant d'être prévenu sur la **Meuse**, laisse un bataillon à Toul, et va établir en arrière sur la ligne Vaucouleurs-Void-Commercy, où il est en communication avec le duc **de RAGUSE**.
Cette prompte retraite s'excuse quand on voit l'état déplorable dans lequel se trouvait l'armée.
« Les soldats, sans solde depuis six mois, sans distributions régulières, mal vêtus et mal traités par les habitants, étaient découragés, poussés à la désertion par des émissaires de l'étranger, secondés par d'indignes citoyens. »

Dans la nuit du 20 au 21 janvier, la colonne de **SACKEN** passe la Meuse ; **VICTOR**, menacé par le prince de Wurtemberg qui marche sur Neufchâteau, se retire sur Ligny ; le 24, il est à Saint-Dizier, observe Joinville et Bar, le reste du 2e corps est à Perthes.

A cette époque, **NAPOLEON**, qui vient d'arriver à Châlons, prend la résolution de battre séparément les deux armées de Silésie et de Bohême et se tourne contre **BLÜCHER**.

Combat de Saint-Dizier
26 janvier

Le 26, le 37e, avec la division **DUHESMES**, suivant la cavalerie française, atteint l'infanterie du général **LANDSKOY** à Saint-Dizier.
Un combat très vif s'engage, les Russes sont obligés de reculer en laissant entre nos mains de nombreux prisonniers.

Combat de Brienne
28 janvier

Le 2e corps se dirige sur **Vassy**. **BLÜCHER**, rejoint par **WITTGENSTEIN** et comptant encore sur des renforts de **SCHWARTZEMBERG**, se concentre à Brienne.
NAPOLEON marche sur lui.
Il a quinze mille hommes pour lutter contre trente mille.
Le 28, à sept heures et demie du matin, la cavalerie du 5e corps repousse le comte **de PALHEN** sur Brienne. Le 2e corps, harassé, noyé dans la boue, arrive à trois heures et demie sur le champ de bataille à hauteur du bois d'Ajou ; la division **DUHESMES** est poussée en avant.
Tandis qu'elle lutte avec la dernière énergie d'abord seule, puis soutenue par le corps de **NEY**, le bataillon du 37e et celui du 56e avec la brigade du général **CHATAUX** se portent à droite pour s'emparer du château.
Cette colonne entre dans le parc, l'enlève sans coup férir, et **BLÜCHER** n'a que le temps de s'échapper avec tout son état-major.
Le fils du chancelier **de HARDENBERG**, seul, fut fait prisonnier.
Enhardi par ce succès, le général **CHATAUX** laisse quatre cents hommes du 37e au commandant **HENDERS** du 56e, et lui-même traverse la ville en culbutant tout sur son passage.
Bientôt le commandant **HENDERS** est refoulé dans le château.
Pensant que la possession de ce poste rendait les Français maîtres d'une partie de la ville, il prend la résolution de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.
A ce moment, **BLÜCHER** fait faire au corps **D'ALZUWIEFF** et de **SACKEN** un effort combiné, le premier attaquant le château par la grande rue de Brienne.
Il est dix heures du soir ; on combat à la lueur de l'incendie.
Deux fois les colonnes russes escaladent le château sur des points différents ; deux fois, elles sont repoussées à la baïonnette par les braves du 37e et du 56e, qui se défendent avec une énergie farouche.
Les cours, les escaliers sont jonchés de cadavres et le général **ALZUWIEFF** est obligé de se retirer dans la ville sous un feu très vif de mousqueterie.
Vers minuit, épuisées de fatigue et rassasiées de carnage, les deux armées cessèrent le feu et les Russes reculèrent sur Bar.
Des deux côtés on avait perdu environ trois mille hommes et une centaine de prisonniers.
Le maréchal **VICTOR** rendit compte, lui-même, dans son rapport, que
« *la retraite de l'ennemi devait être attribuée à l'occupation du château de Brienne et à la brillante résistance des troupes du 37e et du 56e* **».**

Combat de la Rothière
1er février

Le lendemain, à neuf heures du matin, le duc **de BELLUNE** quitta Brienne et, le soir, prit position à la Rothière.

L'ennemi était à Trannes et s'étendait vers Eclance.
Le 31 janvier au matin, **VICTOR** reçut l'ordre d'occuper les positions qui dominent Trannes.
Informé que les forces de l'ennemi étaient supérieures aux siennes, il se borna à une reconnaissance au lieu d'attaquer et plaça une division, à une portée de canon de l'ennemi, sur la lisière du bois, au débouché du chemin d'Eclance à la Giberie ; lui-même, avec le reste de son corps, occupe la Rothière.
Le lendemain, 1er février, **NAPOLEON** veut se porter sur Troyes.
Une partie de ses troupes est passée sur le pont de Lesmont, quand **BLÜCHER** s'avance, à deux heures de l'après-midi, en deux colonnes (**SACKEN** et **ALZUWIEFF**), sur la Rothière.
Le combat commence par une vive canonnade au désavantage des Russes.
BLÜCHER lance alors l'infanterie par masses sur les premières maisons du village, défendues par la division **DUHESMES**, dans laquelle se trouve le bataillon du 37e.
Nos jeunes soldats, bien embusqués dans les maisons et les jardins avec des barricades à toutes les issues, répondirent par un feu des plus violents à toutes les tentatives des soldats de **BLÜCHER** et parvinrent à les arrêter.
A droite, on résiste ; à gauche, le détachement de **VICTOR**, repoussé par le prince de **WURTEMBERG**, est ramené au combat par **VICTOR** lui-même.
A quatre heures, malgré une neige épouvantable et malgré l'inégalité de la lutte, on combattait un contre cinq, nous étions partout victorieux.
Furieux, **BLÜCHER**, à la tête des gardes russe et prussienne, marche l'épée à la main, sur la Rothière. L'action devient terrible.
Les colonnes de **SACKEN** entrent dans le village ; chassées par les cinq mille hommes de **DUHESMES**, ils y entrent de nouveau, non sans avoir à soutenir une lutte acharnée de la part de la division **DUHESMES** qui, conduite par **VICTOR**, n'abandonne son poste qu'à moitié détruite.
La gauche était enfoncée. Pour couvrir la retraite, **NAPOLEON** avec **OUDINOT** et la Garde rentre dans la **Rothière** et en refoule les Russes.
Ainsi se termina cette terrible bataille où la résistance de trente-deux mille hommes contre cent soixante dix mille est ***un vrai phénomène de guerre*.**
« Cette journée, disait l'Empereur, où notre avant-garde tint dans une vaste plaine contre toute l'armée et des forces quintuples, est un des plus beaux faits d'armes de l'armée française. **»**
L'ennemi avait six mille hommes tués, deux mille quatre cents prisonniers et avait perdu cinquante-six canons. Le bataillon du 37e, engagé au fort de la lutte, n'avait heureusement eu que deux officiers blessés : les capitaines **BAILLON** et **LEVIS**.

Retraite sur l'Yères

Malgré cette victoire, **NAPOLEON** sent qu'il ne peut pas rester en face de forces aussi considérables et il se replie sur Troyes et Nogent.
Puis, tandis que de sa personne il se porte sur la Marne pour faire face à l'armée de Silésie, il laisse le 2e et le 7e corps sur la **Seine** et **PAJOL** sur l'Yonne pour contenir l'armée de Bohème.
Mais bientôt ces lignes sont forcées, **OUDINOT**, **MACDONALD** et **VICTOR** qui forme avec le 2e corps l'arrière-garde se retirent, toujours en combattant, par Nangis sur la ligne de l'Yères (15février).
Le 16, **NAPOLEON**, qui vient d'écraser **BLÜCHER** à Montmirail, à Château-Thierry, accourt sur l'Yères : ordre est donné aux maréchaux de se porter en avant.
Le duc **de BELLUNE**, à l'avant-garde, marche sur Mormant ; **DUHESMES** est à droite, **CHATAUX** à gauche, Gérard en arrière.
L'Empereur marche à la tête du 2e corps.

Ancestramil

Combat de Mormant
17 février
Combat de Montereau
18 février

Le 17, on rencontre le comte **de PAHLOEN** à Mormant.
Le 2e corps enlève le village au pas accéléré, prend dix canons, fait la moitié du corps **DE PALHEN** prisonnier, puis, sur l'ordre de **NAPOLEON**, se porte sur Montereau ; il n'y arrive que le lendemain **18**, à neuf heures du matin.
Le prince de **WURTEMBERG**, ayant sa gauche appuyée à Villaron, sa droite à Saint-Martin, défendait le pont de Montereau avec vingt-cinq mille hommes.
PAJOL reçoit l'ordre d'attaquer la gauche, **VICTOR** la droite ; la division **CHATAUX**, à laquelle appartient le 37e depuis la bataille de la Rothière, se porte sur Villaron et Saint-Martin.
Les soldats, vivement conduits, essayèrent d'escalader la position couverte de clôtures ; repoussés après un premier succès, ils revinrent de nouveau à la charge, mais sans pouvoir, malgré de prodigieux efforts de courage, venir à bout de la résistance.
Remplacé par **DUHESMES** dans cette position, le général **CHATAUX** se porte plus à droite pour attaquer le coteau de Surville par sa pente la moins escarpée.
Il marchait à la tête de ses soldats, quand, frappé d'une balle, sous les yeux mêmes de son beau-père, il tomba mourant dans ses bras.
Ce funeste accident allait nuire à l'attaque de droite, quand **GERARD** accourt, entraîne la division **DUHESMES**, gravit le coteau, en déloge les Wurtembergeois, et le pont est enlevé.
Trois mille ennemis étaient hors de combat et quatre mille prisonniers.
Les Français avaient perdu deux mille cinq cents hommes.
La division avait fortement contribué à la victoire :
« la conservation du pont est due principalement, disait le maréchal **GERARD**, à la division **CHATAUX**. »

Après ce combat le 2e corps est reformé.
L'ancien 2e corps forme une division, la 1re, sous **DUHESMES** ; la 2e est constituée avec une réserve venant de Paris.
Le bataillon du 37e reste à la division **DUHESMES**, mais il perd son commandant en chef, **VICTOR**, sous les ordres duquel il avait fait la dernière campagne.
Le duc **de BELLUNE** venait d'être remplacé par **GERARD**.
NAPOLEON était mécontent du duc **de BELLUNE**, auquel il reprochait d'avoir mal défendu la Seine et d'être arrivé trop tard à Montereau.
Il oubliait la belle conduite du maréchal en 1812 à la Bérézina, en 1813 à Dresde, à Leipzig et hier encore à la défense de la Rothière : il oubliait aussi que le maréchal, couvert de blessures, avait naturellement perdu un peu de l'activité d'autrefois. **VICTOR** demande un entretien à l'Empereur.
Il lui rappelle que son gendre vient de se faire tuer pour son service, lui montre sa douleur, l'assure de son dévouement et proteste qu'il ne quittera pas l'armée :
« Je vais prendre un fusil, dit-il, je n'ai pas oublié mon ancien métier, **VICTOR** se placera dans les rangs de la Garde. »
« Eh bien, **VICTOR**, restez, lui dit **NAPOLEON**, en lui tendant la main… Je ne puis vous rendre votre corps d'armée puisque je l'ai donné à **GERARD**, mais je vous donne deux divisions de la Garde, allez en prendre le commandement et qu'il ne soit plus question de rien entre nous. »

Derniers combats

Après le combat de Montereau, **NAPOLEON** se retourne contre **BLÜCHER** et laisse **GERARD**, **OUDINOT** et **MACDONALD** à la garde de **l'Aube.**
Les trois maréchaux poursuivent l'ennemi l'épée dans les reins.

Le 26, **GERARD** arrive à Bar.
La division **DUHESMES** y entre la première au pas de charge, s'y barricade, repousse les Bavarois de **de WREDE** et leur tue beaucoup de monde.
Malgré ce succès, **OUDINOT**, qui commande en chef l'armée de l'Aube, sent qu'il ne peut s'aventurer ainsi à la poursuite d'un ennemi dont les forces sont supérieures aux siennes.
Il se replie par Troyes sur Nogent.
Le 2e corps, à l'arrière-garde, lutte un contre quatre, au pont de la Guillotière sur la Barse, le 3 mars, et à Nogent, le 6 ; on passe la Seine dans la nuit du 16 au 17 ; le 2e corps, le 7e et le 11e étant toujours poursuivis par les Autrichiens, est en arrière de Provins ; là s'arrêta la retraite.
Tandis que **NAPOLEON** se bat avec vingt mille hommes contre quatre-vingt mille à Arcis, le 2e corps redescend cette rivière.
Puis n'ayant pas pris part à la bataille, il se replie sur la Marne et, le 26, on le trouve à Vitry.
Les alliés marchent sur Paris. Les 2e, 7e et 11e corps se reportent sur la capitale.
Le 3 avril, à Montereau, ils apprennent la capitulation.

Le 1er bataillon du 37e à Clamecy
30 mars

Pendant cette dernière période, le bataillon du 37e s'était trouvé réduit à quelques hommes et à quelques officiers.
Il reste à Montereau jusqu'au 20 et reçoit l'ordre, à cette date, de se rendre dans la Nièvre. Le 30, il est à Clamecy.

Telle est l'histoire du 1er bataillon du 37e dans cette admirable campagne.
Perdus au milieu de tant d'autres, les noms de ceux qui sont tombés en combattant ne sont pas parvenus jusqu'à nous.
Héros ignorés dans la lutte commune, officiers et soldats du 37e ont du moins la gloire d'avoir fait partie de ce groupe de braves gens qui ont donné leur sang pour défendre la France envahie et pour chercher à vaincre des forces écrasantes auxquelles la victoire devait fatalement rester.

2e et 4e bataillons du 37e à la défense de Besançon,
30 décembre 1813 – 2 mai 1814

Tandis que le 1er bataillon du 37e s'illustrait dans le 2e corps en combattant contre les armées de Silésie et de Bohême, les 2e et 4e, forts de mille deux cent vingt hommes, reformés avec les anciens cadres et des conscrits, prenaient part à la belle défense de Besançon.
L'**EMPEREUR** avait confié la défense de la place, dont la garnison comprenait environ huit mille hommes, au général **MARULAZ**, un brave qui avait fait toutes les campagnes jusqu'en 1809 inclusivement et « n'était jamais revenu d'un combat sans blessure ».
MARULAZ avait en quelques jours approvisionné Besançon et l'avait mis en état de défense.
Le 21 décembre, une colonne de l'armée de Bohême, treize mille hommes et mille quatre cent cinquante cavaliers sous les ordres du prince **DE LICHTENSTEIN**, passait le Rhin à Bâle et par Neufchâtel et Pontarlier marchait sur Besançon.

Combat de Baume
31 décembre

Le 30 décembre, le général **MARULAZ**, ne voulant pas se laisser enfermer dans la ville sans coup férir, sort, à dix heures du soir, avec quatre cent cinquante hommes d'infanterie, commandés par le colonel **de FAUDOAS**, et une pièce de quatre.
Il marche sur Baume et, le lendemain matin, surprend un poste autrichien près de la ville.

Ancestramil

Ce poste enlevé, il pénètre dans Baume, défendu par trois cents hommes d'infanterie et quatre-vingt cavaliers. « A midi et demi, écrit **MARULAZ**, j'ai chargé cette canaille avec mes troupes et je suis entré dans la ville aux acclamations des habitants et aux cris de « *Vive l'Empereur* ! »… et plus loin il ajoute : »
Je dois féliciter particulièrement les jeunes conscrits du 37e qui ont chargé en troupes aguerries. »

Le commandant autrichien, trois officiers et cent trois hommes, faits prisonniers, dix tués et trente blessés furent les résultats matériels de cette journée. Les Français avaient eu deux hommes blessés.
Le 1er janvier 1814, cette petite colonne rentra à Besançon et le général **MARULAZ** fit paraître l'ordre du jour suivant :
« Le général commandant la 6e division militaire s'empresse de témoigner sa vive satisfaction à MM. les officiers et aux troupes de toutes armes, pour la belle conduite qu'ils ont tenue et l'intrépidité qu'ils ont montrée dans la journée de Baume.
Il ne laissera ignorer à sa Majesté ni leur dévouement, ni la bravoure dont ils ont fait preuve. »
Le 11 janvier, la place fut cernée.
Pendant tout le blocus, le général **MARULAZ** fit faire des sorties pour inquiéter l'ennemi. Nous citerons celles auxquelles le 37e a pris part.

Sortie du 3 mars

Le 2 mars, l'ennemi s'était emparé d'une petite maison, située en avant du front d'attaque de la citadelle, d'où il inquiétait beaucoup nos postes avancés.
Cent hommes, sortis dans la nuit du **2** au **3**, suffirent pour les déloger et détruire cette maison avant le jour.
Le 3, quatre cents hommes du 37e firent une vigoureuse sortie, sous les ordres du major **SPEELMANN**, en avant du front d'attaque de la citadelle, à l'effet de détruire les postes retranchés.
L'ennemi en fut chassé avec une perte de plus de trois cents tués ou blessés dont plusieurs officiers, et de trente-deux prisonniers.
Le 37e avait eu un officier tué, le capitaine **VIAL**, et trois blessés : le capitaine **PRUNIER** et les lieutenants **MEIGE** et **PIERSON**.
Le capitaine **PRUNIER** et le lieutenant **MEIGE** moururent quelques jours après des suites de l'amputation qu'ils avaient dû subir.
Le corps du capitaine **VIAL** était resté sur le champ de bataille.
Il fut réclamé par le lieutenant de gendarmerie **LAPOSTAL** et enterré en ville avec les prières de l'Eglise et les honneurs militaires.
Le 4 mars, dans son ordre du jour, le gouverneur de la place disait :
« Le général s'empresse de témoigner sa vive satisfaction à M. le major **SPEELMANN**, aux officiers, sous-officiers et soldats du 37e, du 93e, du 154e et à la compagnie franche pour la belle conduite qu'ils ont tenue au feu dans les journées des 2 et 3 de ce mois.
Le gouverneur s'empresse de solliciter près de Sa Majesté l'Empereur et Roi des récompenses et de l'avancement en faveur de tous ceux qui se sont particulièrement. »

Le 10 mars, un *Te Deum* ayant été chanté pour célébrer les victoires des armées françaises, il fut accompagné par la musique du 37e.

Sortie du 31 mars

Le 31 mars, une sortie fut ordonnée pour s'emparer de la Chapelle-des-Bois, afin que, maîtres des montagnes baignées par le Doubs, nous puissions aller facilement les bacs situés près d'Avain et fermer ce passage à l'ennemi.
Le feu s'ouvrit à dix heures du matin.

Archives Tramil

Les Autrichiens furent d'abord refoulés par nos conscrits jusqu'en arrière des crêtes de la montagne des Buis, et nos soldats demeurèrent un instant maîtres du poste retranché et de trois bouches à feu ; mais ils n'eurent pas le temps de les enclouer ni de les jeter en bas de la montagne : l'ennemi faisant en effet agir trois mille hommes, **MARULAZ** ordonna la retraite.
Elle se fit en bon ordre, par échelons, sous la protection de l'artillerie de la citadelle.
Les Français avaient eu cent vingt hommes tués, trois cents hommes blessés et quatre-vingts prisonniers.
La perte des ennemis était double. Le 37e avait eu un officier tué, le capitaine **MONNIER**.

Sortie du 1er avril

Le 1er avril, le gouverneur, victime d'une trahison, ayant reçu la nouvelle de la retraite précipitée des alliés, prescrivit une grande sortie.
A quatre heures du matin, les troupes quittent la ville ; le combat s'engage aux premières lueur du jour.
En un instant, l'ennemi est culbuté et poursuivi, l'épée dans les reins, jusqu'à la crête des montagnes. Mais les Autrichiens déploient des forces considérables et forcent notre retraite.
Dans cette sortie, le lieutenant **SAILLAC** se distingue par un trait de courage : apercevant le sergent-major **LETIVANT** qui, accroché par son fourniment à un arbre, servait de point de mire à l'ennemi, il vole à son secours sous une grêle de balles, le délivre, et deux braves de plus rentrent dans la place.
Cette journée coûtait aux défenseurs de la place quarante-deux officiers et cent vingt-cinq hommes tués, blessés ou prisonniers.
Les Autrichiens avaient perdu plus de cinq cents hommes.
Un officier du 37e avait été tué, le capitaine **DEVAUX** ; deux blessés, le capitaine **CHOQUET** et le lieutenant **BLANC**.
A partir de cette date, il n'y eut plus de combats importants et le siège fut levé le 2 mai 1814.
Ici encore, le 37e avait contribué à la défense du territoire.
Il avait, avec la garnison de la place, soutenu courageusement un siège de quatre mois et procuré au général **MARULAZ** une nouvelle gloire.
C'est à lui que plus tard **NAPOLEON** devait adresser cet éloge : « Je savais **MARULAZ** brave, mais je croyais **Besançon** pris. »

****

CHAPITRE XXIV

CAMPAGNE DE 1815

ARMEE DU NORD

Mouvements et réorganisation du 37e
Avril 1814 – Juin 1815

Après le départ des alliés, dès les premiers jours d'avril 1814, le 1er bataillon du 37e, réduit à sa plus simple expression, avait été envoyé à Clamecy, puis à Besançon, et enfin versé dans le 36e de ligne (10 juin 1814).
Après la première Restauration, dès que **NAPOLEON** fut revenu de l'Ile d'Elbe, à la fin de mars 1815, le 37e fut reformé par l'incorporation d'un bataillon du 8e voltigeurs, d'un bataillon du 39e et d'un du 116e de ligne.

Ancestrami

Bientôt, deux bataillons, les 1er et 2e, les trois autres étant en formation ou en route pour rejoindre, sont envoyés en Alsace à Saverne pour faire partie du 5e corps d'observation commandé par le général **RAPP**.
En mai 1815, le 37e, complété à cinq bataillons, part de Saverne pour se rendre à Paris et assister à la cérémonie du Champ de Mai.

CAMPAGNE DE 1815

Origines

Tandis que l'armée se reconstituait en France, l'orage s'amoncelait à l'horizon.
Lorsque la nouvelle de la rentrée de **NAPOLEON** aux Tuileries était en effet arrivée en Autriche, les souverains avaient détecté qu'il serait « mis au ban des nations comme ennemi et perturbateur de la paix du monde », et l'Angleterre, la Prusse, la Russie et l'Autriche s'étaient engagées à faire marcher, dans le plus bref délai, chacune cent cinquante mille hommes contre l'ennemi commun.
Deux armées rassemblèrent de suite en Belgique : l'une de cent mille Anglais, Hollandais et Allemands, sous les ordres de **WELLINGTON**, entre la mer et la Sambre ; l'autre de cent vingt mille Prussiens, sous **BLÜCHER**, sur la Sambre et la Meuse.
Les Russes et les Autrichiens marchaient vers le Rhin.
NAPOLEON, n'ayant que cent vingt-quatre mille hommes, forma six corps d'armée qui constituèrent l'armée du Nord.
Le 5 juin, le 37e fut placé au 3e corps, **VANDAMME**, 8e division, général **LEFOL**, 2e brigade, général **CORSIN**.
Le colonel **FORTIER** commandait toujours le Régiment ; les chefs de bataillon étaient les commandants **SINGRY**, **MESLIN**, **NOËL**, **TRELON** et **GLAJON**.

Premières opérations. Combat de Gilly
15 juin 1815

Le 14 juin, sans avoir éveillé l'attention de l'ennemi, cette armée était concentrée derrière la forêt de Beaumont, à quelques lieues de la frontière, le 3e corps à Beaumont même.
NAPOLEON, arrivé à l'armée, adresse à ses soldats un ordre du jour pour expliquer la gravité de la situation, leur demander le dévouement et le courage d'autrefois ; la proclamation se terminait par ces mots :
« Pour tout Français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr ».

Puis, dans la nuit du 14 au 15, voulant tomber à l'improviste sur **BLÜCHER** avant que le maréchal prussien ait pu se réunir à **WELLINGTON**, il donna à tous les corps l'ordre de se porter sur la Sambre.
Le 3e corps devait partir à trois heures du matin pour enlever Charleroy.
Mais l'officier chargé de porter l'ordre de **VANDAMME** ne l'ayant pas trouvé, on ne se mit en route qu'à cinq heures et ne l'ayant pas trouvé, on ne se mit en route qu'à cinq heures et on n'arriva à Charleroy qu'à midi.
Là, **VANDAMME** fut averti qu'il devait se porter sur Gilly, petit village situé sur la route de Charleroy à Fleurus et au-delà duquel le corps prussien de **ZIETHEN** s'était retiré.
Malgré un soleil de plomb, les troupes qui avaient déjà fait vingt kilomètres marchèrent cependant avec la plus grande ardeur, et forcèrent les Prussiens à battre en retraite après un léger engagement sur le ruisseau de Soleilmont, près de Gilly.
Le 15 au soir, le 3e corps bivouaqua dans les bois entre Charleroy et Fleurus après avoir fait huit lieues dans cette chaude journée.

Ancestramil

Bataille de Ligny
16 juin 1815

VANDAMME formait ainsi aux environs de Fleurus avec **GROUCHY**, **PAJOL**, **EXELMANS** et **GERARD**, en tout trente-huit mille hommes, la droite de l'armée du Nord, dont **NEY**, **REILLE**, d'**ERLON** et **LEFEBVRE-DESNOUETTES**, en tout quarante-cinq mille hommes, formaient la gauche, vers les Quatre-Bras. Au centre et en arrière, la Garde et la réserve, quarante mille hommes.
BLÜCHER, averti enfin de la marche de **NAPOLEON**, prenait ses dispositions pour avoir presque toute son armée vers le milieu de la journée du 16 dans la plaine de Fleurus, tandis que **WELLINGTON** se porterait sur les Quatre-Bras.
Le 16, dès le matin, la droite de l'armée du Nord se remit en marche vers Fleurus. Elle arriva dans la plaine, avec **NAPOLEON**, à midi.
Le temps était magnifique, le soleil radieux, mais la chaleur étouffante.
Les soldats étaient cependant pleins d'entrain et semblaient désirer vivement une bataille décisive.
NAPOLEON, monté dans un moulin, examina le champ de bataille et les positions de l'ennemi.
Il aperçut le ruisseau de Ligny, courant de notre gauche à notre droite, en traversant les trois Saint-Amand : Saint-Amand-le-Hameau, Saint-Amand-la-Haye, et le Grand-Saint-Amand.
Là, le ruisseau prenait une direction perpendiculaire à la précédente et arrosait Ligny.
Dans l'angle qu'il dessinait, le terrain était en amphithéâtre.
D'un coup d'œil, **NAPOLEON** vit que l'armée prussienne n'était pas arrivée toute entière.
Le corps de **ZIETHEN** défendait Saint-Amand-le-Grand et Ligny, en arrière se trouvaient les corps de **PIRCH** et de **THIELMANN**, en tout quatre-vingt-huit mille hommes.
L'empereur en avait à peine quarante mille ; il pense inquiéter seulement **BLÜCHER** avec son extrême droite ; avec sa droite (**GERARD**) attaquer Ligny et, avec sa gauche (**VANDAMME**) marcher sur Saint-Amand. **NEY**, aux Quatre-Bras, a l'ordre d'envoyer un corps de quinze cents hommes pour prendre les Prussiens à revers. A deux heures et demie l'attaque doit commencer.
VANDAMME range son corps d'armée en bataille face au Grand-Saint-Amand.
A deux heures, le général **LEFOL**, commandant la division où se trouve le 37^{e}, fait former le carré et harangue ses soldats avec un tel bonheur que tous demandent à grands cris à marcher à l'ennemi.
A deux heures et demie, le général **LEFOL** lance ses tirailleurs, puis la division s'avance en trois colonnes ; celle de droite, la brigade **CORSIN**, ayant le 37^{e} à sa tête, entre la première dans le village et est accueillie par un feu terrible.
Un seul boulet tue huit hommes.
Loin d'ébranler nos soldats, cet événement redouble leur enthousiasme.
Sans brûler une amorce, ils abordent l'ennemi, s'emparent des premières maisons et repoussent les Prussiens à la baïonnette.
Le combat est affreux : chaque arbre, chaque fossé, chaque clôture sont attaqués et défendus avec fureur ; on se poursuit, on lutte corps à corps, on se tue à coups de baïonnette, on se fusille à bout portant dans les chambres, dans les caves, dans les greniers.
Nos soldats blessés tombent en criant : « *Vive l'Empereur* ! » et ne se laissent transporter à l'ambulance que lorsqu'il leur est impossible de continuer à prendre part au combat.
En quelques instants la brigade prussienne a quarante-six officiers et deux mille trois cents hommes hors de combat.
L'Eglise, le cimetière et presque tout le village sont pris.
Ainsi chassés, les Prussiens sont obligés de repasser le ruisseau.
Enhardi par ce succès, le général **LEFOL** allait pousser plus avant quand **STEINMETZ**, accourant avec des renforts, le force à se replier et cherche à s'emparer de Saint-Amand.
Mais s'ils ne pouvaient dépasser le village, nos soldats n'étaient pas gens à s'en laisser expulser.
Une première fois, **LEFOL** repousse les Prussiens de **STEIMETZ**.
Puis, tandis qu'une brigade de la division **BERTHEZENE** va arrêter un mouvement tournant de l'ennemi sur notre gauche et que la division **GERARD** marche sur Saint-Amand-la-Haye et sur

Saint-Amand-le-Hameau et s'en empare, la 8e division fait tomber sous ses coups tous ceux qui essayent de franchir le ruisseau.
L'épée à la main, la tête nue, les habits criblés de balles, le général **LEFOL** maintient ses conscrits inébranlables sous le feu de mitraille qui renverse autour de lui officiers et soldats, puis, décidé à tenir là jusqu'au soir, il ne garde qu'une partie de ses troupes avec lui et envoie en réserve au cimetière sa 2e brigade, qui combattait depuis le matin et avait eu l'honneur d'entrer la première dans Saint-Amand.
Tout à coup, à six heures, **BLÜCHER**, voulant tenter un nouvel effort, lance sur les trois Saint-Amand des forces considérables.
Au premier moment, une panique se produit et les soldats commencent à fuir ; mais, vivement rassemblés et ramenés au combat par le général **CORSIN** et plusieurs officiers, ils repoussent les assaillants avec le secours de la Jeune Garde.
Pendant que le 3e corps, et la division **LEFOL** s'illustraient à Saint-Amand, le général **GERARD** avait héroïquement soutenu le combat à Ligny et avait fini par rester maître du village.
Aux derniers rayons du soleil couchant, à huit heures du soir, le champ de bataille nous restait ; de la droite à la gauche la victoire complète ; l'armée prussienne, coupée en deux, battait en retraite.
Elle avait perdu dix-huit mille hommes, nous neuf mille.
La lutte avait été rude, et, dans son rapport, le général **LEFOL** félicitait chaudement les troupes de sa division. Lui-même s'était brillamment conduit : emporté par son ardeur, il était entré le premier dans Saint-Amand avec le général **CORSIN** et avait eu un cheval tué sous lui dans un verger.
Son neveu, qui était son aide de camp, mettait pied à terre pour lui donner le sien quand subitement tous deux sont entourés. Ils auraient été enlevés ou tués si une compagnie de la division n'était venue à leur secours.
Le général **CORSIN**, qui s'était aussi fait remarquer par son courage et son énergie, avait été assez grièvement blessé.
Le Régiment avait subi des pertes considérables, un officier avait été tué, le lieutenant **MENESTREL**, et, avec lui, dix-huit sous-officiers et soldats ; cent cinquante-cinq hommes étaient blessés ainsi que huit officiers : les capitaines **PROVOST**, **DELARUE**, **LEVIS** et **COLIGNY** ; les sous-lieutenants **BRUNEL**, **FONTANIE**, **DELOYERS** et **LARUE**.
Le soir du 16, le 3e corps bivouaqua en avant de Saint-Amand.
Le lendemain 17, au matin, **NAPOLEON** prit la résolution de se porter avec son centre au secours de **NEY**, engagé avec les Anglais : les corps qui avaient combattus contre Blücher formèrent l'aide droite de l'armée sous le commandement de **GROUCHY** qui reçut la mission de suivre l'armée prussienne, sans perdre toutefois le contact avec l'aile gauche de l'armée du Nord.
NAPOLEON, avant de quitter Ligny, monta à cheval pour visiter le champ de bataille, pour faire donner des soins aux blessés, pour distribuer enfin des soulagements et des récompenses aux combattants de la veille.
Les soldats étaient occupés en ce moment à nettoyer leurs fusils et à faire la soupe.
Dès qu'ils aperçurent l'Empereur, ils se précipitèrent au-devant de lui, en brandissant leurs armes et en poussant des cris d'enthousiasme.

Marche sur Wavre et combat du 18

Dans la journée, **GROUCHY** se mit en marche d'abord sur Namur, puis sur Wavre ; le soir il était à Gembloux.
Le lendemain 18, **NAPOLEON** se battait à Waterloo : on sait les hésitations de **GROUCHY** et comment, recevant dépêche sur dépêche, il resta immobile à Wavre et chargea **VANDAMME** d'attaquer cette position. C'est dans cette affaire que se distingua un sous-officier du 37e, le sergent-major **LETIVANT** qui s'était déjà fait remarquer, en 1813, en Saxe et, en 1814, à Besançon : à Wavre, les hommes de sa compagnie ayant été détachés en tirailleurs, il s'avança avec beaucoup de courage en excitant ses soldats à le suivre ; ayant surpris un peloton prussien, il tua deux hommes et en fit six prisonniers ; lui-même fut blessé d'un coup de sabre.

Ancestrama

Retraite sur Namur et Paris

CE FUT LE DERNIER COMBAT ; **GROUCHY** venait de recevoir la nouvelle du désastre de Waterloo et l'ordre de se replier sur Namur.
De là, par Reims et Villers-Cotterets où il y eut un engagement, le 3e corps avec les débris de Waterloo se replia sur Paris. Arrivé le 30 juin, **VANDAMME** vint prendre position à Montrouge.
Le 7 juillet, les alliés entraient dans la Capitale et, en vertu d'une convention signée le 5, la Grande Armée se retirait derrière la Loire.

Tous ceux qui, depuis plus de quinze années, combattaient autour du drapeau du 37e, les héros de Zurich, d'Essling, de Molins-el-Rey, de Polotsk, de la Bérézina, de Leipzig, de Brienne, allaient la quitter pour passer dans un autre corps, la Légion des Deux-Sèvres qui devait, en 1820, devenir le 4e de ligne.
Eux qui avaient vu tant de victoires, qui s'étaient illustrés dans tant de combats, avaient du moins la consolation, au moment où l'édifice qu'ils avaient contribué à élever s'écroulait à Waterloo, de terminer leurs campagnes par un dernier succès.
Ils emportaient dans leur cœur le souvenir de l'héroïque défense de Saint-Amand.
Ils avaient reçu de leurs aînés un brillant héritage de gloire et, par leur bravoure, l'avaient encore accru.
Ils laissaient à leurs successeurs l'honneur de continuer ces nobles traditions, et nous allons voir comment, eux aussi, surent tenir haut et ferme le drapeau qui leur avait été confié.

****

Ancestrami



GRENADIER 1820 — COMPAGNIE DU CENTRE 1830 — LÉGION DE LA SARTHE 1816 — GRENADIER 1832


Ancestramil